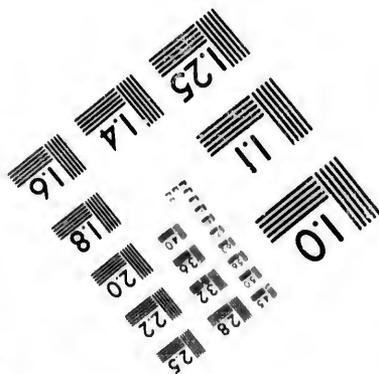
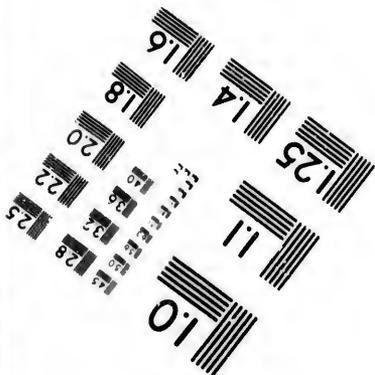
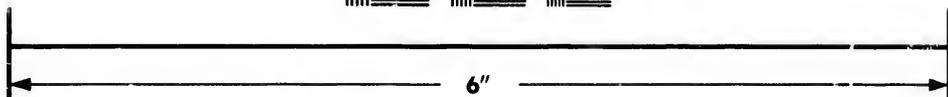
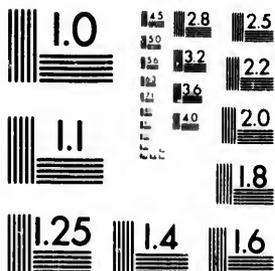
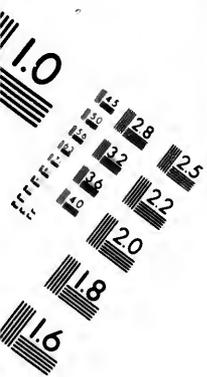


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983



Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The co
to the

Da
Un

The im
possib
of the
filming

Origin
beginn
the las
sion, c
other
first p
sion, a
or illus

The la
shall c
TINUE
whiche

Maps,
differe
entirel
beginn
right a
require
metho

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

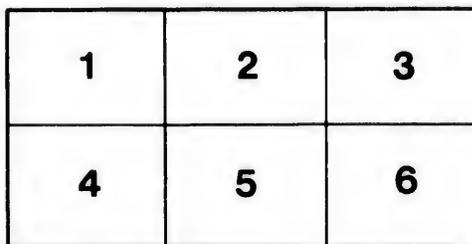
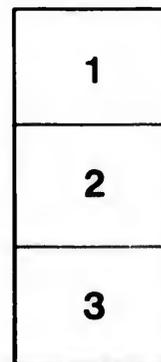
Dana Porter Arts Library
University of Waterloo

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Dana Porter Arts Library
University of Waterloo

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

plaire
s détails
ques du
nt modifier
xiger une
de filmage

d/
quées

taire

by errata
med to

hent
une pelure,
façon à

.



32X

UN SA

UN SANCTUAIRE CANADIEN

UNIVERSITY OF WATERLOO LIBRARY



UNIVERSITY OF WASHINGTON LIBRARY



SA GRANDEUR MGR LAFLECHE
Evêque des Trois-Rivières.

SANC

DEU

IMPR

L'

Ancien

P 36
189

C. O. BEA

UN

SANCTUAIRE CANADIEN

DEUX ESQUISSES BIOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DIVERSES

PAR

L'ABBÉ J.-E. PANNETON

Ancien curé de Saint-Grégoire (de Nicolet)

456
P 36x
1897



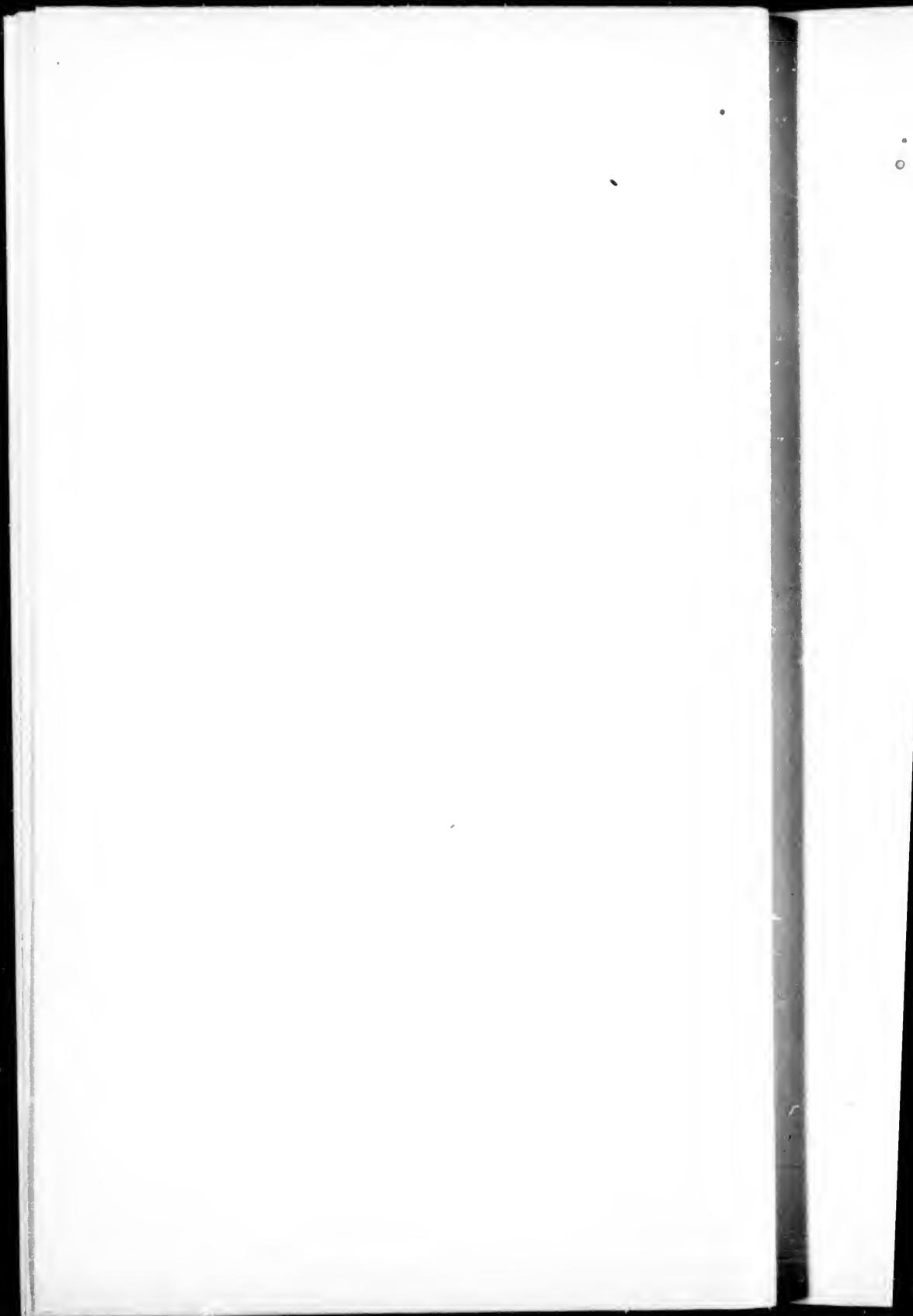
MONTREAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue St-Paul

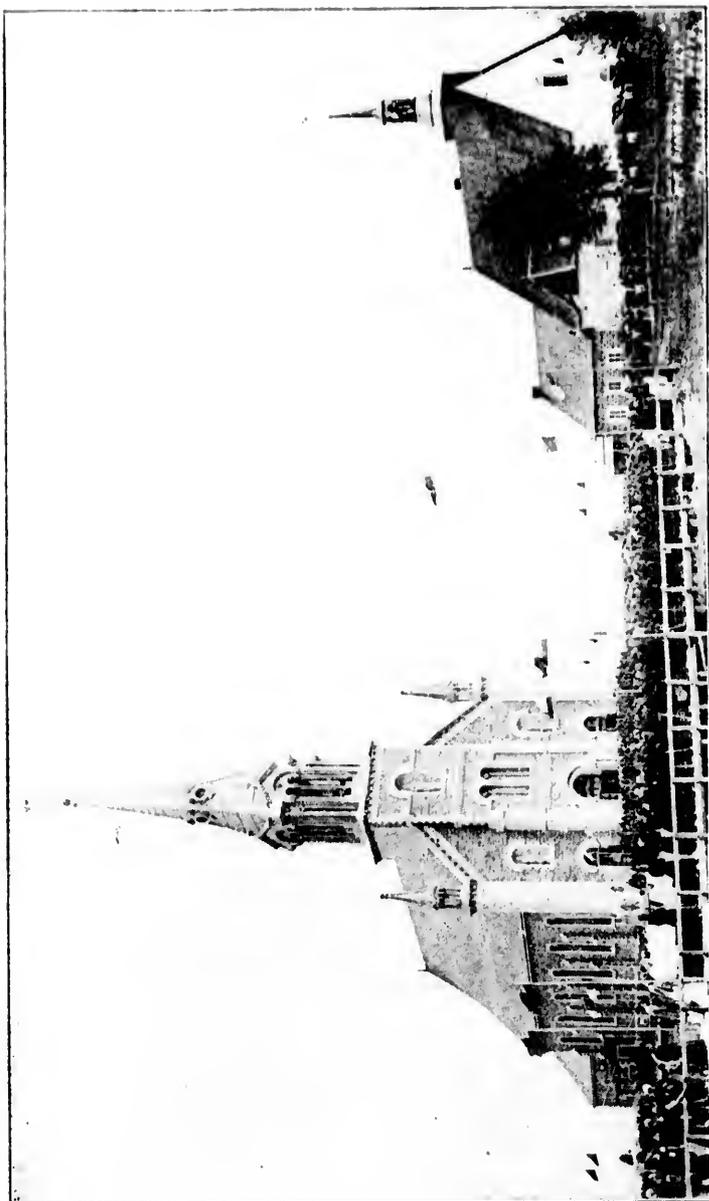
1897

PROPERTY OF THE LIBRARY
UNIVERSITY OF WATERLOO

UNIVERSITY OF WATERLOO LIBRARY



UNIVERSITY OF WATERLOO LIBRARY



ÉGLISE DES VÉNÉRIABLES DE QUÉBEC

LE pré
eune
la pl
avancé de
sant aujour
pas songé
par le cha
l'élégance
novice da
à ces quali
vain.

En céda
nait à écr
aspiré qu'a
certains he
je parle, d
sées. et de
taires.

AVANT-PROPOS

LE présent opuscule a été fait sans aucune prétention littéraire. Ayant pris la plume pour la première fois à l'âge avancé de cinquante-cinq ans, et dépassant aujourd'hui la soixantaine, je n'ai pas songé à captiver l'attention publique par le charme du style, par la pureté et l'élégance de la diction. Je me sentais trop novice dans l'art d'écrire pour prétendre à ces qualités qui distinguent l'habile écrivain.

En cédant à l'inspiration qui m'inclinait à écrire ces modestes pages, je n'ai aspiré qu'au mérite de mettre en lumière certains hommes et certaines choses dont je parle, d'inspirer quelques pieuses pensées, et de donner quelques conseils salutaires.

Je m'adresse particulièrement à la classe des lecteurs sensibles aux beautés de la nature ou de la religion ; que la vue d'un temple, l'aspect d'un beau ciel, d'une riche campagne, d'un vert bocage ; que l'audition d'une douce harmonie ou d'un chant gracieux, que la lecture d'une pensée religieuse ou l'expression d'un sentiment patriotique, touche et impressionne plus ou moins vivement.

Bien récompensé serai-je si j'ai pu en tout avoir quelque peu réussi.



UN S

Depuis
catholique
un spectacl
année, au
passer sou
convois de
Laurent
portant les
qui vont
Anne de B
Outre l'
qu'ils proc
pèlerinage
des prix,
diverses
village qu



UN SANCTUAIRE CANADIEN

Depuis une vingtaine d'années surtout, notre catholique province de Québec offre à nos regards un spectacle nouveau rempli d'intérêt. Chaque année, au retour de la belle saison, nous voyons passer souvent sur nos voies ferrées de longs convois de chars, et sur notre majestueux Saint-Laurent des vaisseaux de toutes dimensions, portant les uns et les autres de nombreux pèlerins qui vont à notre sanctuaire national de Sainte-Anne de Beaupré.

Outre l'intérêt religieux, outre l'intérêt spirituel qu'ils procurent tout naturellement à l'âme, ces pèlerinages ont le bon côté, grâce à la modicité des prix, de faire mieux connaître les beautés diverses de notre pays. Ici, c'est un coquet village qui se présente à la vue du pèlerin ; là,

c'est un large et beau pré ou une magnifique plaine couverte de céréales. Nos villes surtout de Montréal, Sorel, Trois-Rivières, la Pointe-Lévis, Québec, attirent l'attention des pieux voyageurs. Plus d'un bon vieillard, plus d'une bonne vieille, qui n'avait jusqu'alors connu que le clocher de son village et l'horizon de sa paroisse, contemple avec le plus vif intérêt ces cités plus ou moins historiques. Québec en particulier, Québec, le berceau de la patrie canadienne-française, séduit les regards de tous les pèlerins. Son rocher pittoresque, sa citadelle et ses remparts, ses églises, ses monuments captivent leur attention. Le villageois, le paysan au cœur patriote qui a souvent entendu parler depuis son bas âge de la cité militaire, et qui la voit pour la première fois, cherche d'un œil ému les endroits fameux où nos ancêtres ont versé leur sang pour la défense de la patrie.

Les scènes les plus variées se déroulent surtout sur les deux rives du grand fleuve. Le gracieux et le sublime s'y coudoient et se succèdent tour à tour. De verdoyantes îles semées çà et là ; des arbres de la forêt primitive ; des coteaux couronnés de vergers ; des rochers à fleur d'eau ; au loin, à

l'horizon,
Laurentie
la haute
amphithé
Tourment
tableau di
et les pe
au pays, c
contemple
des partie

Après a
les trois
baptisé la
pèlerin n'
les falaise
inégale g
sons. C'e
L'une des
de constr
par l'élég
son toit e
de près
distinctio
dessin su
M. l'arc

l'horizon, du côté du nord, la chaîne bleue des Laurentides ; l'île d'Orléans, la perle de nos îles ; la haute chute de Montmorency ; la côte en amphithéâtre de Beaupré ; le majestueux cap Tourmente, forment autant de traits d'un vaste tableau digne d'être chanté ou peint par les poètes et les peintres. Aussi les étrangers affluent-ils au pays, chaque été, pour se donner le plaisir de contempler ces beautés naturelles qui font une des parties de notre apanage national.

Après avoir salué les Trois-Rivières, et passé les trois branches du Saint-Maurice, qui ont baptisé la cité *trifluvienne*, le touriste ou le pèlerin n'est pas longtemps sans apercevoir sur les falaises de la rive nord deux églises d'une inégale grandeur, environnées de quelques maisons. C'est le village du Cap de la Madeleine. L'une des églises, la plus grande, est évidemment de construction moderne. Elle est remarquable par l'élégance de ses lignes et par la beauté de son toit en ardoise coloriée. Si vous la regardez de près et en face, vous serez frappé de la distinction de sa façade qui ressemble à un beau dessin sur le papier. Ce travail délicat est dû à M. l'architecte Bourgeois, jeune Acadien de la

paroisse de Saint-Célestin. On remarque aussi dans cette façade trois belles statues en pierre, façonnées par le très habile ciseau de notre sculpteur national, M. Hébert : statues représentant saint Lazare et ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Madeleine, patronne de la paroisse. Enfin, comme couronnement, ce temple possède un carillon harmonieux dont l'origine est française.

Cependant, tout beau que soit ce temple, ce n'est pas lui que regardent tout d'abord, ce n'est pas vers lui que vont en premier lieu les étrangers qui abordent cette plage jadis solitaire. Tous les yeux se tournent du côté de l'humble sanctuaire situé en face du premier.

D'où vient cette préférence ? Est-ce que celui-ci a des qualités architecturales ou artistiques plus frappantes que l'autre ? Non, au contraire ; sa construction est du genre le plus primitif au Canada. A l'extérieur, l'on ne voit que des pierres brutes recouvertes de chaux ; à l'intérieur, tout est simple et sans intérêt matériel, à l'exception toutefois d'une collection de petits tableaux en peinture à l'huile suspendus au mur du chœur. Parmi ces tableaux, les uns sont des copies des grands maîtres.

Dans la
des fleurs
constructio
bien ancie
l'atteste le
peut-être à
de la paroi

.. Nous,
.. d'une vis
.. De plu
.. la fin de
.. était qu'i
.. lant à un
.. tisse de l
.. abondam
.. faite bien
.. côtés de
.. tribuent
.. l'honneu
.. leur av
.. Nous leu
.. nouvelle
.. qu'ils
.. bânisse
.. doivent
.. matrice

“ 13 m

Dans la croix du petit clocher, se trouvent des fleurs de lys qui trahissent l'époque de sa construction. De fait ce modeste sanctuaire est bien ancien et l'une de nos antiquités, comme l'atteste le document suivant que le lecteur aimera peut-être à lire, et que j'ai extrait des registres de la paroisse :

“ Nous, Jean, évêque de Québec, dans le cours d'une visite pastorale.....

“ De plus, Nous avons déclaré aux habitants, à la fin de Notre prédication, que Notre intention était qu'ils fissent paraître leur zèle en travaillant à une nouvelle église de pierre pour la bâtisse de laquelle Nous avons promis de donner abondamment, et que Nous espérons qui sera faite bientôt si les habitants qui sont des deux côtés de la rivière (le Saint-Laurent), y contribuent comme Nous les y exhortons pour l'honneur de la grande sainte, leur patronne, et leur avantage particulier, leur déclarant que Nous leur permettons volontiers la bâtisse d'une nouvelle chapelle du côté de Bécancour, après qu'ils auront fait paraître leur zèle pour la bâtisse de celle de Sainte-Madeleine qu'ils doivent toujours regarder comme leur mère matrice.

“ JEAN, ÉVÊQUE DE QUÉBEC. ”

“ 13 mai 1714. ”

Cet antique sanctuaire n'est pas cependant la première église qui ait été érigée au Cap de la Madeleine. Une autre, encore plus modeste, bâtie en bois, dont je n'ai pu constater la date précise de la construction, existait déjà en l'année 1683. Elle avait 30 pieds de longueur sur 16 de largeur. On voit encore, dans le comble du vénérable sanctuaire actuel, de vieilles peintures à fresque ayant appartenu à cette primitive église en bois.

Mais revenons à notre béni sanctuaire, l'objet particulier de cet écrit. Encore une fois, d'où vient la prédilection que l'on a actuellement pour lui, d'où vient le charme qui attire vers lui les pèlerins en si grand nombre ?

Ce secret, le voici :

Messire Paul Vachon, premier curé de la paroisse du Cap de la Madeleine, ayant sollicité de Rome la faveur d'établir dans sa paroisse la confrérie du Saint-Rosaire, vit avec bonheur son vœu se réaliser. Un diplôme officiel de l'érection du Rosaire lui fut accordé, le 11 mai 1694, par le frère Antonin Cloche, général des Dominicains à Rome. Ce vieux document, quoique un peu victime des injures du temps, est encore bien lisible. Il est signé par le général susdit, et

contresig
siteur de
Vallier, le
le 4 octobr
ans, le 4 o
du Rosaire
du Cap de
ans que
complaisan
des âmes p
autre la g
Que s'e
premiers
des nomb
siècles, à
derniers a
moins des
le dire pr
registres
lumière à
bien des
jeune ho
un pauvr
est venu
baume b

contresigné par le frère Antonin Massoulié, inquisiteur de Toulouse, et approuvé par Mgr de Saint-Vallier, lequel établit ou fit établir la confrérie le 4 octobre 1697. Il y aura donc juste deux cents ans, le 4 octobre prochain, que la belle institution du Rosaire a été érigée dans la première chapelle du Cap de la Madeleine. Il y a donc deux cents ans que la Vierge Immaculée regarde avec complaisance, du haut du ciel, ce coin de terre où des âmes pieuses viennent lui redire de temps à autre la glorieuse salutation de l'ange Gabriel.

Que s'est-il passé là de particulier dans les premiers jours de la confrérie, ou dans le cours des nombreuses années qui ont formé les deux siècles, à l'exception des vingt ou vingt-cinq derniers ans ? S'est-il opéré des miracles, ou du moins des guérisons merveilleuses ? Je ne saurais le dire précisément, n'ayant rien trouvé dans les registres de la paroisse qui pût jeter quelque lumière à ce sujet. Je m'imagine cependant que bien des fois une mère affligée, une jeune fille, un jeune homme désireux de connaître sa vocation, un pauvre infirme languissant depuis des années, est venu trouver là le rayon de lumière ou le baume bienfaisant qu'il désirait.

J'excepte toutefois ce laps de temps de vingt-cinq années près que je viens de signaler. Ici nous sommes, pour ainsi dire, en plein temps moderne, et l'histoire n'est plus muette. Depuis 1870, le vieux sanctuaire du Cap a attiré l'attention publique; les pèlerins isolés se sont faits plus nombreux d'année en année, et un véritable pèlerinage s'est formé graduellement. Aujourd'hui — depuis dix ans surtout — ce ne sont plus seulement des pèlerins isolés qui fréquentent la petite église du Cap, mais les foules s'y transportent comme au célèbre sanctuaire de Beaupré. Les diocésains de Montréal et d'ailleurs y viennent en foule comme les paroisses trifluviennes et nicolétaines.

A ces falaises, où n'abordaient autrefois que la chaloupe et le canot, l'on voit arriver aujourd'hui des vaisseaux de haut bord chargés de pèlerins ou de touristes. Du côté du nord, le village est relié au chemin de fer du Pacifique par un embranchement qui y donne facilement accès, hiver comme été.

Ces améliorations considérables faites en faveur du pèlerinage du Cap sont dues en particulier à l'initiative intelligente et à l'esprit de foi de

M. le sénat
et de M. Té
Rivières po

Aussi, gr
pèlerins se
M. l'abbé D
le nombre d
l'année der
pèlerins en
différence a
3,000 pèleri

Mais je n
en question.
et par la tr
qui a mérite
qui a été sa
prince de la
devoir être
générations.
cette Vierg
l'ange et sa
temps de l'
sanctuaires
en son honn
est quelque

M. le sénateur Montplaisir, paroissien du Cap, et de M. Téléphore Normand, député des Trois-Rivières pour la chambre locale.

Aussi, grâce à ces améliorations en partie, les pèlerins se font-ils plus nombreux que jamais. M. l'abbé Duquay, curé de la paroisse, m'a dit que le nombre des pèlerinages organisés s'était élevé, l'année dernière, au chiffre de 58, et celui des pèlerins en général à 35,000 environ. Quelle différence avec l'année 1890, où l'on ne compta que 3,000 pèlerins en tout !

Mais je n'ai dévoilé là qu'une partie du secret en question. Il faut admettre, par l'histoire sacrée et par la tradition, que la Vierge par excellence qui a mérité d'être *benie* entre toutes les femmes, qui a été saluée comme *pleine de grâce* par un prince de la cour céleste, et qui a déclaré elle-même devoir être appelée *bienheureuse* par toutes les générations, il faut admettre, dis-je, que souvent cette Vierge a vu se réaliser et les paroles de l'ange et sa propre prophétie. Dès les premiers temps de l'Église, et dans le cours des siècles, des sanctuaires de toutes dimensions ont été érigés en son honneur ; et parmi ces sanctuaires, il en est quelques-uns sur lesquels elle s'est plu à jeter

des regards de prédilection. Le premier en date comme en sainteté est celui de sa propre maison à Nazareth. Après l'avoir favorisé () grâces et de ses dons, et en avoir fait un lieu de pèlerinage pendant de longs siècles, elle n'a point permis qu'il fût profané par les infidèles, et elle le fit un jour, comme nous le savons, transporter par les anges à Lorette, en Italie, où il est depuis six cents ans l'objet de la vénération universelle.

Et qui ne connaît les célèbres sanctuaires de Notre-Dame de Fourvières, de Notre-Dame de la Garde, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame de Lourdes en particulier ? Voilà des lieux à jamais bénis et favorisés de la Vierge Immaculée. Qui dira toutes les grâces, toutes les faveurs spirituelles comme temporelles obtenues aux âmes guidées là par la foi, l'espérance et l'amour ?

Ici, que le lecteur me permette une remarque qui a sa justesse, il me semble. C'est que Marie, dans le choix de ses sanctuaires privilégiés, paraît avoir une prédilection marquée pour les sites pittoresques. Je puis du moins en signaler quelques-uns avec connaissance de cause pour les avoir contemplés de mes propres yeux ; je veux parler en particulier des sanctuaires de Notre-

Dame de
de Notre-D
de Lourdes
gracieux q
couvert de
déroule un
la mer ave
sa surface
ses aspects
sa colère et
le tableau
s'étend à s
qui réunis
quatrième,
hautes cim
verdoyant

Eh bien
pas non
pèlerins et
beau jour
varié et re
gracieux
Québec, c
loin avec
la rive sud

Dame de Lorette, de Notre-Dame de la Garde, de Notre-Dame de Fourvières et de Notre-Dame de Lourdes. Rien de plus grandiose ou de plus gracieux que ces sites ! Pour l'un, c'est un coteau couvert de *lauriers* roses au pied duquel se déroule une belle campagne ; pour un autre, c'est la mer avec son vaste et mystérieux horizon, et sa surface mobile, qui tantôt reflète le ciel avec ses aspects divers, tantôt présente l'image de sa colère et de sa fureur ; pour un troisième, c'est le tableau d'une riche et populeuse cité qui s'étend à ses pieds et la peinture de deux fleuves qui réunissent leurs ondes fugitives ; pour un quatrième, enfin, c'est la vue de montagnes à hautes cimes, de collines gracieuses et de vallées verdoyantes.

Eh bien ! le site du Cap de la Madeleine n'est pas non plus sans attrait ni charmes. Les pèlerins et les touristes ont pu remarquer, par un beau jour de printemps ou d'été, comme il est varié et rempli de lumière. Son horizon offre le gracieux et le grandiose à la fois. Du côté de Québec, c'est le Saint-Laurent qui déploie au loin avec majesté sa large nappe d'eau ; vis-à-vis, la rive sud offre le joli tableau d'un coteau couvert

de bocages, où se mêlent des arbres fruitiers et des arbres d'ornement ; plus haut l'œil contemple avec bonheur les églises de Sainte-Angèle, de Saint-Grégoire, et dans le lointain la flèche élan- cée de la cathédrale de Nicolet ; du côté du nord, on aperçoit la cité trifluvienne avec les dômes et les clochers de ses églises et les toits brillants de ses grandes institutions ; enfin, le fleuve avec ses vaisseaux à vapeur et à voiles offre un spectacle toujours vivant.

Sous un autre point de vue, quand la Vierge bénie se choisit quelque part un sanctuaire, elle se prépare d'avance des agents qui favorisent plus ou moins ses dessein de miséricorde. Notre pèlerinage du Cap n'a pas échappé à cette loi. Le premier curé, messire Paul Vachon, dont j'ai déjà parlé, et qui s'est intéressé à l'établissement de la confrérie du Rosaire, était un prêtre tout à fait selon le cœur de Dieu, si nous en jugeons par l'acte de sépulture consigné dans les registres de la paroisse. Il est dit de lui, entre autres choses, que, *muni des sacrements ordinaires, après avoir desservi ladite paroisse du Cap l'espace de 44 ans, avec édification et à l'avantage de tous les paroissiens qu'il a laissés embaumés de l'odeur*

*de ses vert
son digne
par ses par*

M. le curé
prêtre dist
Mgr Laval,

Le secon
blement la
en question
je veux par
général du
sous ce rap
C'est à par
de la paroi
ont comme
On aurait
s'occuper q
il ne fais
particulier.

Aussi sa
datait-elle
séminaires
Thérèse, il
Notre - Sei
Élevé au s

de ses vertus et dans la douleur d'avoir perdu son digne pasteur qui les a instruits également par ses paroles et par ses exemples. . .

M. le curé Duguay m'a dit en outre que ce prêtre distingué faisait partie du chapitre de Mgr Laval, premier évêque de Québec.

Le second instrument dont s'est servi visiblement la sainte Vierge pour former le pèlerinage en question, est peut-être le premier en mérite; je veux parler du regretté curé Désilets, vicaire général du diocèse des Trois-Rivières. Son rôle sous ce rapport a été évidemment considérable. C'est à partir du commencement de sa desserte de la paroisse du Cap que les pèlerins étrangers ont commencé à fréquenter le béni sanctuaire. On aurait dit qu'il avait été placé là pour ne s'occuper que de la confrérie du Saint-Rosaire: il ne faisait qu'en parler en public comme en particulier.

Aussi sa dévotion vive envers la sainte Vierge datait-elle de loin. Encore jeune homme, aux séminaires de Nicolet, de Québec, de Sainte-Thérèse, il manifestait un grand amour pour Notre-Seigneur et pour sa Mère bien-aimée. Élevé au sacerdoce, cette tendre piété, cette vive

UNIVERSITY OF MONTREAL LIBRARY

dévotion ne fit que s'accroître en lui, et lorsqu'il fut nommé à la cure du Cap, où il trouva établie la confrérie du Rosaire, il donna libre carrière à son zèle envers le culte de Marie.

Cette bonne et puissante Mère ne fut pas longtemps sans bénir les efforts de son apôtre par des faveurs nombreuses et vraiment merveilleuses. Un jour, c'est un pont de glace qui se forme tout à coup, presque au printemps, pour faciliter le transport de la pierre destinée à la construction de l'église neuve ; un autre jour, c'est un enfant noyé que l'on retrouve immédiatement après des prières faites en l'honneur du saint Rosaire ; d'autres fois, ce sont des personnes qui proclament avoir été guéries soudainement de maladies graves et invétérées ; bien souvent, ce sont des faveurs spirituelles obtenues dans un pèlerinage à l'antique sanctuaire.

Bientôt aux pèlerins privés qui se comptent par centaines et par milliers succèdent les pèlerinages publics organisés. Les paroisses de Saint-Grégoire, de Sainte-Angèle, de Bécancourt traversent le fleuve et font cortège avec la ville des Trois-Rivières et les paroisses aux environs du Cap. Le dévot pasteur eut donc, avant de partir, en 1888,

pour un m
faction de
nombreux p
blies. J'aim
plait souve
qui lui fure

Je crois
justice à ce
de concert
l'initiative
constructio
maintenant

Il est un
du Rosaire
miséricordi
de saint L
important
à Jérusale
dizaine d'a
région trif
vicaire D
entrevoir l

(1) Les lect
du grand Vic
tron du Sanc
du regretté c

pour un monde encore meilleur, la douce satisfaction de voir son cher sanctuaire visité et par de nombreux pèlerins privés et par des pèlerinages publics. J'aime à penser que son âme bienheureuse se plaît souvent aujourd'hui à errer autour de ces lieux qui lui furent autrefois si agréables et si chers...

Je crois devoir ajouter, pour rendre toute justice à ce dignitaire défunt, qu'il a pris, je crois, de concert avec monsieur le sénateur Montplaisir, l'initiative dans les démarches relatives à la construction du quai considérable qui existe maintenant au Cap. (1)

Il est un autre agent providentiel que la Vierge du Rosaire a fait et fait encore servir à ses vues miséricordieuses : c'est le R. P. Frédéric, disciple de saint François d'Assise, autrefois au poste important de vicaire custodial des Franciscains à Jérusalem, et établi au Canada depuis une dizaine d'années, ce me semble. Il parut dans la région trifluvienne juste au moment où le grand vicaire Désilets commençait à décliner et à entrevoir le port éternel...

(1) Les lecteurs, désireux de connaître plus en détail la vie du grand Vicaire Désilets, pourront recourir à la grande édition du Sanctuaire Canadien, laquelle comprend la biographie du regretté défunt.

Ces deux hommes se comprirent tout de suite en se rencontrant, et on aurait dit deux frères qui se revoient après une longue absence, tant il y avait de points de contact et de ressemblance dans leurs caractères : même amour vif pour Notre-Seigneur, même dévotion tendre pour la Reine des anges. Le P. Frédéric continua donc l'œuvre si bien commencée, et l'on sait avec quel dévouement il se porte toujours à l'accueil des pèlerinages qui se font au Cap de la Madeleine. Son éloquence facile et onctueuse, sa robe de bure qui rappelle l'humble pénitent d'Assise, sa vie austère et toute pénétrée de surnaturel, ses connaissances des sanctuaires de Terre-Sainte, tout cela forme en lui un attrait puissant qui active les pèlerinages au sanctuaire du Rosaire.

Grâce à son zèle et à sa connaissance de la ville de Jérusalem, les pèlerins ont le précieux avantage de faire au Cap les stations du chemin de la croix dans les mêmes proportions de distance—réduites au tiers—que le véritable chemin parcouru par le Fils de Dieu. L'illusion est poussée même jusqu'aux formes et aux accidents du terrain.

Une autre œuvre qui signale la large part que prend le P. Frédéric à ce pèlerinage, est la

publication
publication
sainte Vierge
merveilleuse
qui renferme
variées des
Sainte. Ch
photogravure
le temps, cet
et précieux.

Sur la li
utilise dans l
sanctuaire d
signaler le t
De temps à
importantes
pèlerins étra
élevée à la
rappelant l
bouche d'or,
une impres
Grandeur a
Aussi me s
venue pour
ronne de ju

publication des *Annales du Rosaire* : intéressante publication qui renferme, outre des études sur la sainte Vierge et les récits des nombreuses et merveilleuses faveurs obtenues au petit sanctuaire, qui renferme, dis-je, des photogravures les plus variées des villes et monuments de la Terre-Sainte. Chaque numéro contient une de ces photogravures avec une explication relative. Avec le temps, cette collection formera un recueil rare et précieux.

Sur la liste des pieux ouvriers que Marie utilise dans la formation et l'affermissement de son sanctuaire du Cap, je ne veux pas oublier de signaler le très vénéré prélat des Trois-Rivières. De temps à autre, il interrompt le cours de ses importantes occupations pour venir saluer les pèlerins étrangers. Sa parole simple, limpide et élevée à la fois, pleine d'images et de flammes, rappelant la grande manière de l'évêque à la *bouche d'or*, produit dans l'auditoire qui l'entend une impression inoubliable. On dit que Sa Grandeur aime à visiter son pèlerinage diocésain. Aussi me semble-t-il que lorsque l'heure sera venue pour Elle d'aller recevoir là-haut la *couronne de justice*, une de ses dernières pensées, un

de ses derniers regards sera pour le sanctuaire de la Vierge du Rosaire, qui a daigné, dans le cours de son laborieux pontificat, manifester si visiblement ses bontés sur ce coin de terre de son diocèse...

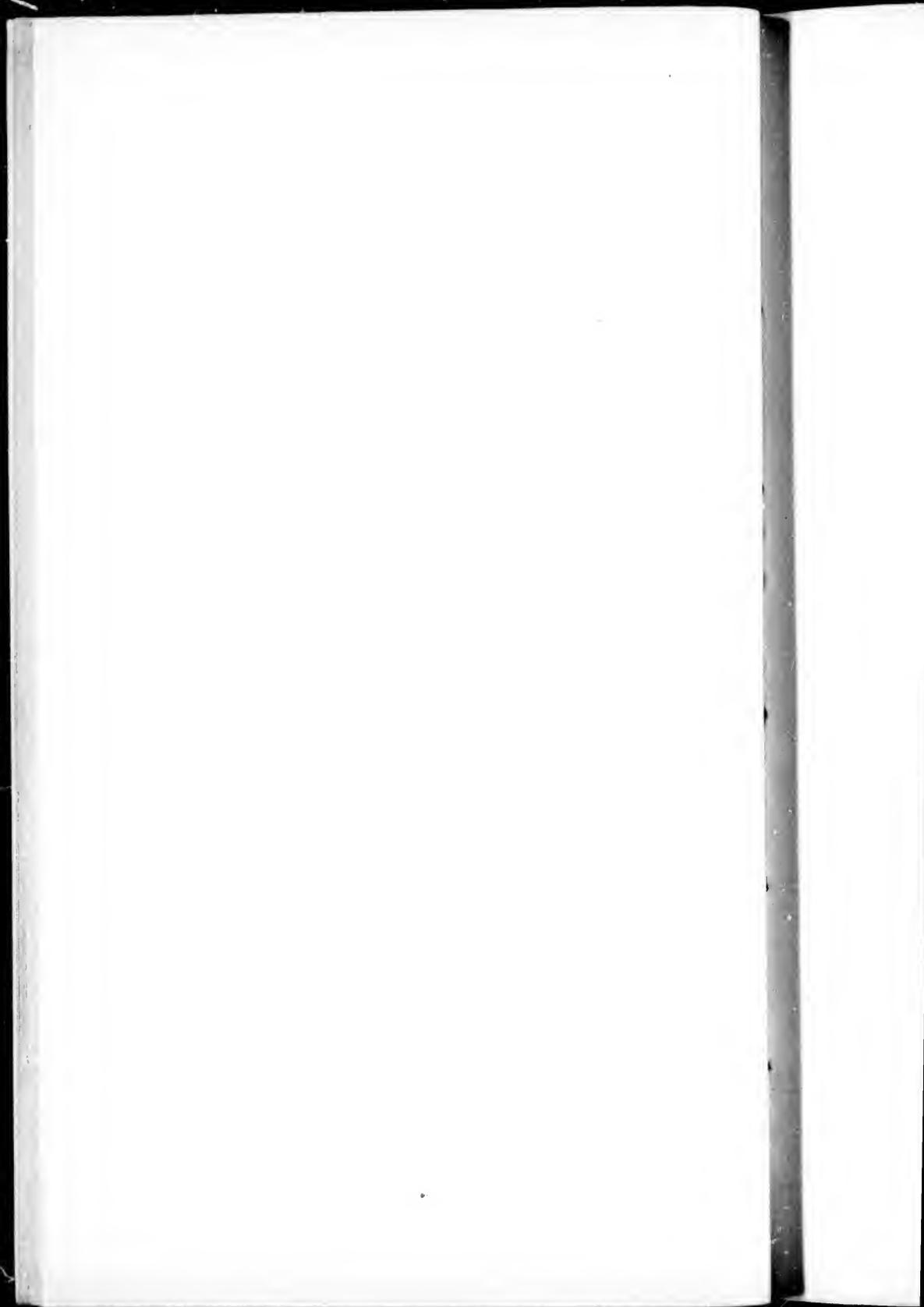
Je ne dois pas non plus, en terminant cette esquisse des agents dont s'est servi la sainte Vierge dans la formation du pèlerinage du Cap, omettre de mentionner M. l'abbé Duguay, curé actuel de la paroisse. Disciple du regretté grand vicaire Désilets, il a hérité du manteau de son zèle et de sa charité. Il est tout à fait dévoué aux intérêts du sanctuaire et de la paroisse. Au milieu des nombreuses occupations de son ministère, il trouve encore le temps de s'occuper des archives et de copier de sa propre main de vieux et volumineux documents.

Enfin, si je ne craignais pas de pousser trop loin ma thèse des agents providentiels, j'ajouterais que Léon XIII, l'illustre Léon XIII, est venu lui-même se mêler au concours. Par l'obligation qu'il a faite aux enfants de l'Église de réciter annuellement le Rosaire dans le mois d'octobre, il a consacré notre sanctuaire du Rosaire et lui a promis, pour ainsi dire, l'immortalité...

En finissant d'érudit, un arch
M. Sulte, notre
sans quelque in
paroisse du Cap
archives une amp
Il y verrait en
vieilles construc
siècle : la résiden
lesquels ressemb
qui jasant ensem

En finissant ce petit travail, j'ajouterai qu'un érudit, un archéologue, comme, par exemple, M. Sulte, notre savant historien, ne ferait pas sans quelque intérêt le pèlerinage à la vieille paroisse du Cap. Il trouverait surtout dans les archives une ample matière à sa soif de connaître. Il y verrait en outre, avec un cœur ému, deux vieilles constructions datant du dix-septième siècle : la résidence des jésuites et le moulin banal, lesquels ressemblent à deux vieux amis voisins qui jacent ensemble du bon vieux temps.





UNIVERSITY OF WATERLOO LIBRARY



M. L'ABBÉ LUC DÉSILETS



L'ABBÉ D

En l'année
mon entrée :
là, comme la
gros d'émot
paternel ave
et je franch
étranger po
séminaire, c
laient, ces é
costume u
présentent
Nicolet et
ensemble de
profonde et

Je ne me

Le soir
grande sal



L'ABBÉ DÉSILETS, VICAIRE GÉNÉRAL

En l'année 1848, j'avais le bonheur de faire mon entrée au séminaire de Nicolet. J'arrivais là, comme la plupart des autres élèves, le cœur gros d'émotions... Je venais de quitter le toit paternel avec tous les êtres chéris qui l'habitaient, et je franchissais le seuil d'un autre toit bien étranger pour moi. Cette grande maison du séminaire, ces nombreuses soutanes qui y circulaient, ces élèves si variés d'âge et de figure, en costume uniforme, les aspects poétiques que présentent les vieux pins, la jolie rivière de Nicolet et les alentours du collège ; tout cet ensemble de choses firent sur moi une impression profonde et teinte d'une certaine mélancolie.

Je ne me lassais de regarder et d'examiner...

Le soir de ce premier jour surtout, dans la grande salle de récréation, mes yeux et mon

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

esprit furent au comble de l'intérêt en entendant parler avec bruit, en voyant jouer ou se promener tous ces enfants et tous ces jeunes gens. Les grands en particulier attirèrent mon attention. Ils me paraissaient des personnages tout à fait importants, à leur attitude et à leur manière de causer... Me trouvant près d'un ami d'enfance qui m'avait précédé d'un an au collège, et qui par là même était en connaissance avec les anciens élèves, je lui fis quelques questions sur certains écoliers dont la figure et l'air me frappaient davantage. Entre autres remarques qu'il me fit, fut celle-ci :

— Vois-tu ces grands élèves qui se promènent là ? Eh bien ! ce sont, les uns, des rhétoriciens, et les autres, des philosophes.

Des rhétoriciens et des philosophes ! qu'est-ce que c'est que cela ? me dis-je intérieurement.

— Ce sont les premiers de la communauté, continua mon petit ami, et il en est parmi eux qui ont de grands talents, entre autres ces deux qui passent actuellement devant nous. Ils sont tous deux des compositeurs distingués et les membres les plus brillants de l'académie.

J'en voyais des chandelles ; et je ne comprenais qu'à demi ces observations si nouvelles pour moi

— Quels locuteur.

— L'un se Ils sont tous

Je ne pe honorablen des fois plu de mon jeu sont écoulé émouvant...

L'un et l' et leur ma aujourd'hui séminaires général. L' il y a quelc la Madelei depuis à p mort préma Naguère e paraissait j le croire, l d'embelliss son vieux nouvelle e

— Quels sont leurs noms ? dis-je à mon interlocuteur.

— L'un se nomme I. G..., et l'autre Luc Désilets. Ils sont tous deux de la classe de rhétorique.

Je ne perdis pas de vue ces deux élèves si honorablement mentionnés, et je constatai bien des fois plus tard la justesse de l'appréciation de mon jeune compagnon. Bien des années se sont écoulées depuis ce jour si remarquable, si émouvant...

L'un et l'autre de ces élèves ont fait leur chemin et leur marque dans la société. Je retrouve aujourd'hui l'un d'eux à la tête d'un des premiers séminaires du pays et honoré du titre de vicaire général. L'autre, honoré du même titre, s'éteignait il y a quelques années, dans la paroisse du Cap de la Madeleine, dont il était le curé bien-aimé depuis à peu près vingt-cinq ans. Hélas ! cette mort prématurée a pris tout le monde par surprise. Naguère encore, le digne et regretté défunt paraissait jouir d'une excellente santé. Il semblait le croire, lui du moins ; il nourrissait des projets d'embellissements et de décorations concernant son vieux sanctuaire du Rosaire, ainsi que sa nouvelle et belle église et leurs alentours. Il se

proposait d'ouvrir un registre dans lequel il devait relater les principaux faits merveilleux qui se sont opérés, depuis une quinzaine d'années surtout, dans l'antique petit temple, par l'intercession de Notre-Dame du Rosaire.

Tout l'hiver dernier, qui a été rude, l'on s'en souvient, il a fait voyage sur voyage et paraissait continuer de jouir de cette forte santé qui lui a permis de fournir une carrière laborieuse, soit dans le ministère sacré, soit dans le dur métier de la plume, dont il était un des nobles représentants dans notre pays.

Je puis en parler avec connaissance de cause, car il est venu plusieurs fois me voir dans le cours de cet hiver, et m'apporter les consolations de l'amitié, malgré les mauvais temps, malgré les difficultés des passages sur la glace. Retenu et languissant dans ma chambre depuis plu. d'un an, déjà en proie pour ainsi dire aux étreintes de la mort, j'étais alors bien loin de prévoir qu'il partirait avant moi de la scène de ce monde. J'étais bien loin de penser que j'aurais à payer sitôt, par mes prières et par l'hommage du présent écrit, les services inappréciables que son cœur si généreux, si charitable m'a souvent rendus dans le cours de

ma vie, mais
dont il a plu

Je veux
cet humble
son divin m

L'abbé De
et il a tracé

l'Église can

Les princip
avec ces org

Mgr Laflèc
haut mérite

profondes,
pour l'Églis

L'abbé D
Saint-Grégo

Son père,
guerite Hé

de ces fami
émigrèrent

bords du pe
types rem

catholique
nombreuse

M. Alfr

ma vie, mais surtout durant cette longue maladie dont il a plu à Dieu de m'affliger.

Je veux essayer d'esquisser ici le portrait de cet humble prêtre qui a passé sur la terre, comme son divin modèle, *en faisant le bien*.

L'abbé Désilets était doué de facultés éminentes, et il a tracé un sillon lumineux dans le champ de l'Église canadienne comme dans celui de la patrie. Les principaux journaux du pays, et, de concert avec ces organes, la voix autorisée de Sa Grandeur Mgr Laflèche, ont proclamé solennellement le haut mérite du curé du Cap : sa foi et son humilité profondes, son zèle et son amour apostoliques pour l'Église, son talent distingué comme écrivain.

L'abbé Désilets était natif de la paroisse de Saint-Grégoire-le-Grand, dans le comté de Nicolet. Son père, François Désilets, et sa mère, Marguerite Hébert, décédés tous deux, descendaient de ces familles acadiennes qui, lors de la conquête, émigrèrent au Canada et vinrent se fixer sur les bords du petit lac Saint-Paul. Ces deux personnes, types remarquables de la race noble, loyale et catholique de l'Acadie, ont élevé une famille nombreuse et des plus distinguées.

M. Alfred Désilets, actuellement protonotaire

de la ville des Trois-Rivières, a rédigé longtemps avec succès le *Journal des Trois-Rivières* ; M. le chevalier Gédéon Désilets, qui s'est distingué jadis par son dévouement à Pie IX et à la Papauté, a dirigé lui aussi pendant plusieurs années le *Journal* avec un talent non contesté ; M. Pétrus Désilets remplit avec honneur ses fonctions de notaire ; une de leurs sœurs, religieuse au couvent de l'Assomption de Nicolet, a déjà occupé le haut poste de supérieure générale ; et les autres membres de la famille sont d'honorables et prospères cultivateurs.

Le défunt grand vicaire était l'aîné de cette intéressante famille. Le ciel l'avait comblé des dons et des qualités qu'il s'est plu à verser sur sa race : robuste santé, intelligence vive et élevée, bonté et douceur de caractère, foi forte, énergie indéfectible dans l'action, intrépidité dans le combat et le danger.

Il avait un regard limpide et profond, symbole de son œil intellectuel, qui était si pénétrant. Sa figure en général respirait la candeur et la sérénité de son âme.

Quoique porté naturellement aux fortes études, aux considérations philosophiques sur l'Église et

la société, sensibilité et la peinture coup, et les frappaient poétiques q du lac Sai le coteau paroisse de de ce pays tiques vall Beaubassin l'Acadie, si poète Long Ainsi qu défunt étai je le vis pe communau il luttait a prééminen de la sema à la tête c était seul en second ressante,

la société, il ne manquait pas cependant de sensibilité et de sentiment artistique : la musique, la peinture et l'architecture l'intéressaient beaucoup, et les beautés de la nature en général le frappaient vivement. Il était charmé des aspects poétiques que présentent la surface et les bords du lac Saint-Paul, ainsi que la riche vallée et le coteau ombragé qui le longent jusqu'à la paroisse de Bécancour. Souvent il me parlait de ce paysage qui le faisait songer aux poétiques vallées et aux verdoyantes prairies de Beaubassin, de Beauséjour et de Grand-Pré de l'Acadie, si harmonieusement chantées par le poète Longfellow, dans son *Évangéline*.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, notre cher défunt était dans la classe de rhétorique lorsque je le vis pour la première fois. Il passait dans la communauté pour un élève de premier talent, et il luttait avec son confrère et ami, I. G..., pour la prééminence dans la classe. Souvent, sur la liste de la semaine, on les trouvait tous deux *ex æquo* à la tête de leurs condisciples. Si toutefois l'un était seul premier, l'autre venait immédiatement en second, et *vice versa*. La lutte était intéressante, surtout dans l'enceinte de l'académie.

Quoique plus jeunes que les philosophes, ils étaient cependant considérés par ces derniers comme des compositeurs et des écrivains de premier mérite, et les passes d'armes se faisaient ordinairement entre eux-mêmes. L'un d'eux arrivait un jour à la séance avec un travail d'une vingtaine de pages de papier grand format. Il frappait vivement l'auditoire, soit par l'intérêt du sujet, soit par le mérite de la forme. A la séance suivante, son rival produisait une composition d'un intérêt non moins frappant à tous égards. Aussi les membres de la société étaient-ils impuissants à décerner la palme aux deux brillants champions.

A propos de cette académie du séminaire de Nicolet, je crois devoir intéresser le lecteur en lui faisant connaître qu'elle a pour fondateurs le célèbre abbé Ferland, l'un de nos grands historiens, et Gérin-Lajoie, l'auteur si populaire de *Jean Rivard*, d'un *Canadien errant* et de la jolie tragédie du jeune *Latour*, deux compositions d'un écolier de vingt ans. On dirait que ces deux écrivains de renom ont légué aux enfants de leur société littéraire le talent qui les distinguait.

De cette académie sont sortis cette pléiade de

littérateur
Philippe G
Norbert P
Jean Blar
Alfred Dé
Fabien Va
que les plu

Revenan
je dois à la
dans la s
naturel q
culièrement
de se déve
faisait qu
favorables

Tantôt
gieuse ou
d'une pers
lettres pl
écrire son
surtout de
des étude
jour. Tou
soin et
tous les p

littérateurs qui ont nom Raphaël Bellemare, Philippe Gélinas, Auguste Angers, Alselme Trudel, Norbert Provencher, Évariste Gélinas (*Carl Tom*), Jean Blanchet, Arthur Buies, Louis Fréchette, Alfred Désilets, Gédéon Désilets, Robert Walsh, Fabien Vanasse, Frédéric Houde, pour ne signaler que les plus connus.

Revenant plus spécialement à l'abbé Désilets, je dois à la vérité de dire qu'il a toujours continué dans la suite de cultiver avec soin ce talent naturel qu'il avait d'écrire. Il aimait particulièrement son art, et le besoin qu'il éprouvait de se dévouer et de faire du bien aux autres, faisait qu'il profitait de toutes les occasions favorables qui se présentaient d'exercer sa plume.

Tantôt c'était le compte rendu d'une fête religieuse ou profane ; tantôt c'était la biographie d'une personne défunte ; d'autres fois c'étaient des lettres plus ou moins importantes que lui faisait écrire son évêque, Mgr Cooke ; le plus souvent, surtout dans la dernière partie de sa vie, c'étaient des études sur les grandes questions sociales du jour. Tous ces écrits étaient faits avec le plus grand soin et d'une manière des plus intéressantes à tous les points de vue.

La biographie, entre autres, de la sœur de l'Assomption, l'une des fondatrices de la communauté du même nom de Nicolet, fut remarquée des connaisseurs. Il y avait dans ce travail, outre l'éclat de la forme, des pensées et des sentiments sur la vie religieuse qui dénotaient une âme avancée déjà dans les voies de la spiritualité.

Son compte rendu aussi d'une fête de Noël dans la cathédrale des Trois-Rivières, attira l'attention du public, et fut cause d'une intéressante discussion dans les journaux. Il y a de cela une trentaine d'années, et en voici le sujet.

A la messe de minuit, un chantre de Québec, bien connu alors pour l'ampleur et la beauté de sa voix, avait chanté pour la première fois le cantique d'Adam, commençant par le mot *Minuit*. Cette simple et magistrale mélodie, si bien interprétée par le chantre québécois, avait vivement impressionné les fidèles trifluviens, et les connaisseurs en musique de l'époque étaient unanimes à dire que ce cantique, musique et paroles, était beau à ravir. Notre abbé, quoique non musicien de profession, était cependant sensible à la musique ainsi qu'aux beaux-arts en général, et, comme tout le monde, il avait subi le

charme de
son compte
Noël d'Ada
Mozart n'a
musicale. L
un certain
Ce monsieur
en ridicule
Notre abbé
mal inspiré
un certain t
la joute, le
satisfaction
de haute va
sur sa ma
l'inspiration

Le prem
Cooke, qui
remarqué le
défunt, et
heure son s

Plusieur
il admirai
Il trouva
la variété

charme du cantique nouveau. Il fit donc, dans son compte rendu, une mention très flatteuse du Noël d'Adam, et alla jusqu'à dire avec raison que Mozart n'aurait pas désavoué cette composition musicale. L'appréciation déplut fort, paraît-il, à un certain Français qui se trouvait alors à Québec. Ce monsieur prit la plume et se permit de tourner en ridicule l'éloge décerné au compositeur Adam. Notre abbé répondit avec vaillance à ce Français mal inspiré, et la lutte se poursuivit pendant un certain temps avec un vif intérêt. A la fin de la joute, le champion trifluvien eut la douce satisfaction de recevoir, d'un virtuose québecquois de haute valeur, un compliment des plus gracieux sur sa manière de se défendre et d'apprécier l'inspiration d'Adam.

Le premier évêque des Trois-Rivières, Mgr Cooke, qui s'y entendait en littérature, avait remarqué le talent d'écrivain supérieur du regretté défunt, et l'avait en conséquence fait de bonne heure son secrétaire.

Plusieurs fois il m'a dit à moi-même combien il admirait son savoir-faire dans l'art d'écrire. Il trouvait qu'il avait de la souplesse et de la variété dans les tons ; de la mesure et de

l'énergie, de la noblesse et en même temps de la simplicité dans l'expression et les termes : de la clarté, de la profondeur dans la pensée, de l'originalité dans la conception d'un sujet ; qu'il traitait avec la même facilité et le même succès un sujet léger ou une haute question religieuse ou sociale ; qu'il avait le talent du peintre, du narrateur au même degré que celui du logicien.

Je puis ajouter, ou répéter plutôt, que ce savoir-faire avait été acquis par un long travail, par de nombreux exercices. Il m'a avoué dans l'intimité, qu'il avait fait une étude spéciale des meilleurs auteurs classiques de l'antiquité et des temps modernes. Ses modèles favoris étaient, chez les anciens, Desmosthène, Cicéron et Virgile. Il affectionnait particulièrement Cicéron pour sa manière intéressante de développer un sujet. Il disait que cet illustre orateur avait trouvé la véritable forme de l'éloquence, qu'il en avait atteint les dernières limites, et que c'était chez lui qu'il fallait chercher les secrets du métier. A force d'étudier et de regarder comme à la loupe le grand compositeur latin, il avait imaginé une espèce de méthode pour scruter et analyser tous les genres de mérite d'un auteur quelconque. Les

premiers e
ont mis à
autres, M
Journal d
professeur
deux écriv
la patrie d

Parmi le
première l
Fénelon, B
Il les dégu
Télémaque
Il en était
Mais Louis
étonnemen
de tons et
styliste fra

L'auteur
avoir le p
était, à m
Poitiers, M
nerveux e
élévation,

Ces étud
avaient fin

premiers élèves du séminaire des Trois-Rivières ont mis à profit cet ingénieux procédé, entre autres, Magloire McLeod, premier rédacteur du *Journal des Trois-Rivières*, et Lucien Turcotte, professeur de droit à l'université Laval, tous deux écrivains et orateurs remarquables, et dont la patrie déplore encore la mort prématurée.

Parmi les modernes français qu'appréciait en première ligne notre ami, se trouvaient Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Chateaubriand et Veillot. Il les dégustait avec délices de temps en temps. *Télémaque*, au point de vue du style, le charmait. Il en était de même du *Génie du Christianisme*. Mais Louis Veillot faisait surtout l'objet de son étonnement. Il admirait cette variété prodigieuse de tons et de manières que possédait l'immortel styliste français.

L'auteur, néanmoins, avec lequel il paraissait avoir le plus de ressemblance pour la facture était, à mon humble avis, l'ancien évêque de Poitiers, Mgr Pie : même style simple, limpide, nerveux et en même temps toujours noble ; même élévation, même ampleur de pensée.

Ces études littéraires et ces qualités d'écrivain avaient fini, ainsi que je l'ai signalé plus haut, par

le faire apprécier de son évêque, Mgr Cooke. Bien souvent le vieux prélat confiait à son habile secrétaire la rédaction de ses lettres importantes ou de ses mandements.

Je me souviens, entre autres compositions, du discours qu'il le chargea de faire pour lui lors de la grande réunion des anciens élèves de Nicolet en 1866. Ce travail, fait dans ma chambre et sous mes yeux, et dans l'espace de quelques heures, est un bon échantillon de sa plume. Je me permets de le consigner ici, persuadé qu'il intéressera le lecteur, et qu'il prouvera en même temps, je l'espère, la justesse de mon appréciation.

DISCOURS DE SA GRANDEUR MGR THOMAS COOKE,
ÉVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES, LE 24 MAI 1866.

“ Messieurs, honorables Messieurs, mes Enfants,

“ Mon âge et mes infirmités ne me permettent plus guère de parler en public. Cependant, dans une circonstance aussi solennelle, il est bien difficile pour l'évêque de ce diocèse et pour un des plus anciens élèves du séminaire de Nicolet, de ne pas dire quelques mots. Je le tenterai donc. Il me semble d'ailleurs que le sentiment du devoir dans cette grande occasion, ainsi que les souvenirs du passé, me donnent de nouvelles forces.

“ C'est a
et Messieu
pour offrir
a nourris
vertu dans
de reconna
animés, sa
cette mais
demeurât
venus auj
d'une man

“ Cette d
puisque la
sentiments
cette mais
enfin à l'ho
qui la dir
évêque de
mes plus v

“ Cette r
à tous les
de ses pr
et respect
bienfaits s

“ Comm
nom ne s
soutenue
elle est c
Quelle att
Mgr Pane
plus gra

“C'est avec un grand bonheur, Messeigneurs et Messieurs, que je vous vois tous réunis ici, pour offrir en ce moment à la maison qui vous a nourris du pain de la science et formés à la vertu dans vos jeunes années, un témoignage de reconnaissance. Ce sentiment vous a toujours animés, sans nul doute, depuis votre départ de cette maison, mais vous n'avez pas voulu qu'il demeurât comme à l'état latent, et vous êtes venus aujourd'hui, de loin, lui donner l'éclat d'une manifestation publique et extraordinaire.

“ Cette démonstration tourne à votre honneur, puisque la reconnaissance est un des plus nobles sentiments du cœur de l'homme ; à l'honneur de cette maison qui reçoit un pareil témoignage, et enfin à l'honneur de la religion qui l'a fondée et qui la dirige, et au nom de laquelle, comme évêque de ce diocèse, je vous offre en ce moment mes plus vifs et mes plus sincères remerciements.

“ Cette maison est bien digne d'un tel honneur, à tous les titres : à cause de son origine relevée et de ses progrès, à raison de ses remarquables et respectables directeurs, et par rapport aux bienfaits signalés qu'elle a produits.

“ Commencée par un prêtre généreux dont le nom ne sera jamais oublié, elle a été fondée et soutenue par les évêques et le clergé du Canada ; elle est donc l'œuvre de l'Église de ce pays. Quelle attention ne lui portaient pas Mgr Plessis, Mgr Panet, Mgr Signay, qui ont fait pour elle les plus grands sacrifices ! Elle était l'objet bien

connu de leurs prédilections. Comment n'aimons-nous, n'honorons-nous pas ce que ces dignes pontifes ont si singulièrement chéri ? Elle n'a pas cessé d'être, vous le voyez encore, la bien-aimée de l'épiscopat, puisque, au premier signal donné, nos Révérendissimes Seigneurs de Tloa et de Montréal n'ont pas hésité à laisser leurs sièges et leurs graves occupations pour venir se joindre à nous, honorer cette manifestation de leur présence et donner ainsi une marque non équivoque de leurs sentiments.

“ Quant à moi, qui ai eu le bonheur de recueillir ce bel héritage des évêques de Québec, en recevant, malgré mon indignité, la mission de gouverner l'Église des Trois-Rivières, si je n'ai pas fait pour elle ce que mon cœur aurait désiré, cela est dû à mon indigence et aux besoins des temps. Quel plaisir aurais-je eu à pourvoir à sa force et à son éclat si la chose eût été possible ! Mais pourquoi parler ainsi ? Cette maison a-t-elle encore besoin de tutelle et de patronage comme dans sa jeunesse ? Non, ce temps est passé. Elle a grandi et elle est devenue une mère, une *Alma Mater*, ainsi que vous vous plaisez à l'appeler. A voir sa belle, nombreuse et riche progéniture, comme on en a le précieux avantage en ce moment, on ne saurait jamais la considérer comme une mère pauvre et souffrante. De plus, elle s'est déjà reproduite d'une manière honorable, en contribuant par les sujets qu'elle a donnés, à la formation d'établissements nouveaux, et elle le pourra encore à

l'avenir, av
marche pr
colonisatio
rait dire a
dont elle c
Tes filles :
l'on dit a
et de vér
prophétiqu
accourus d
visite.”

“ Quoiqu
réjouis, à l
nombre. J
tous les m
d'avoir su
au sémina
le berceau
pouvoir fa
les deux e

“ Je pu
géant.

“ En eff
Il fut un
se rangea
des cham
le sémina
moyens.
immense
de l'établ
ques, ses

l'avenir, avec non moins d'avantages, quand la marche progressive de la population et de la colonisation le rendra nécessaire. Ainsi, l'on pourrait dire avec assez de justesse, comme l'Église dont elle est la servante: "*Filia tua de latere.* — Tes filles surgissent à tes côtés;" de même que l'on dit aujourd'hui avec beaucoup d'apropos et de vérité, quoique non plus dans un sens prophétique: "*Filii tui de longe venient.*—Ils sont accourus de loin, les voici arrivés pour te rendre visite."

" Quoique les années soient un fardeau, je me réjouis, à l'heure qu'il est, d'en compter un grand nombre. J'ai le privilège, peut-être unique entre tous les membres de cette nombreuse assemblée, d'avoir suivi le premier cours qui se soit donné au séminaire de Nicolet, d'avoir vu de mes yeux le berceau même de cet établissement, et de pouvoir faire ainsi une exacte comparaison entre les deux extrémités de sa carrière.

" Je puis vous assurer qu'il a marché à pas de géant.

" En effet, quel changement et quels progrès ! Il fut un temps où trente-deux élèves seulement se rangeaient autour de deux professeurs, dans des chambres de quinze pieds carrés ; c'était là le séminaire de Nicolet avec ses facultés et ses moyens. Portez maintenant les regards sur cette immense construction, sur le nombreux personnel de l'établissement, sur ses classes, ses bibliothèques, ses cabinets, ses bocages, sa florissante

communauté, et jugez vous-mêmes s'il y a de quoi se réjouir, et comme chrétien, et comme Canadien et Nicolétain, et de quoi motiver une grande fête de famille.

“ En se rendant ici, Messieurs et Messieurs, un grand nombre d'entre vous ont eu l'intention de revoir et de remercier leurs généreux directeurs et professeurs. D'autres, comme moi, ne peuvent plus s'acquitter de ce devoir ; le temps leur a ravi ces objets de leur vénération. Qu'il me soit donc permis d'y suppléer autant qu'il est possible, tant en mon nom qu'en celui des plus anciens élèves, en leur présentant en ce jour, dans la personne de M. le supérieur du séminaire, leur légitime successeur, le tribut de notre regret et de notre reconnaissance. Je dois ici cette justice et cet hommage aux premiers directeurs et professeurs de cette maison, notamment à M. J.-Bte Roupe, prêtre de Saint-Sulpice, et à M. Jos.-O. Leprohon, que plusieurs de vous ont eu le bonheur de connaître, de déclarer publiquement que leurs travaux, leur charité, leur dévouement et leurs lumières ont servi non seulement à consolider l'établissement sur ses bases, mais encore à le développer et à amener les heureux fruits que nous voyons ; qu'ils ont transmis à leurs successeurs le feu sacré qui les animait pour l'éducation de la jeunesse, et que cette flamme, constamment nourrie et constamment accrue, s'est communiquée de génération en génération jusqu'à la présente qui, nous le voyons, n'en brûle que

plus ardemment
société.

“ Outre l'appré-
reconnais-
directeurs et
tous un au-
visite : celui
de classe ou
vrais frères.
tout à fait
beau jeter le
aucun de m
done deven
mort les a
Mais, je le v
que jamais,
seul, comm
penché sur

“ Cepend
car j'ai so
excessivem
avaient été
Qui leur
n'étions qu
banes d'u
concours
bâtiment
auraient é
Grâce à D
pour ma c
les fruits d

plus ardemment pour le plus grand bien de la société.

« Outre l'intention de payer un juste tribut de reconnaissance au séminaire de Nicolet, à vos directeurs et professeurs, vous avez à peu près tous un autre motif très légitime dans votre visite: celui de rencontrer d'anciens compagnons de classe ou d'étude, qui sont pour ainsi dire de vrais frères. Quant à cette satisfaction, elle m'est tout à fait refusée et on n'y peut suppléer. J'ai beau jeter les yeux autour de moi, je n'aperçois aucun de mes anciens camarades. Que sont-ils donc devenus? Hélas! ils sont tous disparus. La mort les a moissonnés pour une vie meilleure. Mais, je le vois en ce moment plus sensiblement que jamais, la figure de ce monde passe. Me voici seul, comme un vieil arbre au milieu de la plaine, penché sur sa base et près de tomber.

« Cependant, je bénis le ciel d'avoir vu ce jour; car j'ai sous les yeux un spectacle qui aurait excessivement réjoui mes confrères, s'ils en avaient été, comme moi, les heureux témoins. Qui leur aurait dit, en 1806, alors que nous n'étions qu'une poignée d'enfants assis sur les bancs d'une pauvre école, qu'un semblable concours aurait lieu en 1866, dans ce vaste bâtiment consacré à la religion et aux arts, ils auraient été stupéfaits et ne l'auraient pas cru. Grâce à Dieu, c'est une réalité que je contemple pour ma consolation. Oui, je vois présentement les fruits de l'arbre planté autrefois en ma présence

et arrosé de tant de sueurs. Il était petit comme l'arbre de l'Évangile, il couvrait à peine quelques pieds de terre ; il étend maintenant ses branches et ses rameaux chargés de fruits sur tout le pays. Ces fruits sont riches et variés. Je vois des évêques, au nombre desquels je n'ose me compter, des prêtres, d'honorables juges, des conseillers législatifs, des députés, des magistrats, des avocats, des médecins, des notaires, des journalistes, des marchands, des agriculteurs, des militaires, et d'autres bons citoyens de tous les rangs et de toutes les classes de la société. Ils sont les fruits que nous avons actuellement devant les yeux. Et que d'autres encore sont tombés mûrs, ou ont été cueillis au rameau par la main du Père de famille ! Puisque l'on doit juger de l'arbre par ses fruits, il n'est pas difficile maintenant de connaître celui-ci et de dire quelle est sa sève et sa vigueur. Pouvait-on espérer de plus beaux résultats ? Oh ! si les fondateurs et les bienfaiteurs de ce séminaire pouvaient les apercevoir de leurs couches funèbres, je le sens, ils tressailleraient d'allégresse dans la poussière de leur tombeau. Quel espoir de l'avenir donne un tel passé et quel encouragement pour les zélés continuateurs de leur œuvre !

“ Je ne finirai pas sans vous féliciter, Messieurs, du plus profond de mon cœur, sur votre attachement à nos communautés religieuses. L'acte si solennel et si catholique que vous venez d'accomplir sera une de mes plus douces consolations dans

tions dans
soulage et
que nous
augurer d'u
aux institut

“ Nos in
savons, ma
la satisfact
religieuses
lique comm
corps social
jaillissent
chissantes
foyers brill
sur toute la
régénérateu
institutions
la religion
Tant que n
nous n'avo
canadienne
l'Esprit-Sai
et réparate
catholique
artères aux
liblement.

ces institut
d'éteindre
bienfaisan

“ Dans c
se porter à

tions dans ma pénible carrière épiscopale. Il soulage et fortifie l'âme dans les jours mauvais que nous traversons. Comment ne pas bien augurer d'un pays dont les enfants sont si attachés aux institutions qui les ont formés ?

“ Nos institutions, vous le comprenez, nous le savons, mais néanmoins nous le répétons pour la satisfaction de notre cœur, nos institutions religieuses sont les artères par où l'Église catholique communique le sang et la vie à tout notre corps social ; ce sont les fontaines salutaires d'où jaillissent sans intermittence les eaux rafraîchissantes de la piété chrétienne ; ce sont les foyers brillants d'où s'échappent en mille éclats, sur toute la surface du pays, les rayons purs et régénérateurs de la vérité. Ce sont elles, nos institutions, qui, sous la main puissante de la religion, ont fait notre patrie ce qu'elle est. Tant que nous y serons aussi fortement attachés, nous n'avons rien à craindre pour notre nationalité canadienne. Si nous recevons quelques blessures, l'Esprit-Saint, Esprit essentiellement vivificateur et réparateur qui anime le cœur de toute société catholique, se communiquant par ces solides artères aux parties blessées, les cicatrisera infailliblement. Tout notre malheur serait de blesser ces institutions elles-mêmes, d'ouvrir ces artères, d'éteindre ces foyers, de fermer ces fontaines bienfaisantes.

“ Dans des pays autrefois catholiques, on a osé se porter à ces excès, et aujourd'hui la société y

gît, pâle, consternée et défaillante. Le trouble et la perturbation sont dans toute l'organisation sociale : bien funestes mais infaillibles conséquences. Au reste, quel plaisir peut-il y avoir pour des enfants de déchirer le sein de leur bienfaisante mère, d'une *Alma Mater* ? Nous ne comprenons pas qu'il puisse entrer dans leur âme d'autres sentiments que ceux du remords et de la honte, sinon celui de l'endurcissement ou de la perte de toute sensibilité du cœur. N'est-il pas mille fois plus agréable et plus doux de se réunir en son sein comme des frères, ainsi que nous le faisons aujourd'hui ? Oui, nous le sentons particulièrement en ce moment, le bonheur est dans l'union et l'amour des frères et la pratique de la piété filiale.

“ Aussi pouvons-nous à bon droit et dans une conviction profonde nous écrier avec le prophète royal : *“ Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum. — Qu'il est bon et qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ; ”* et surtout, ajouterons-nous, quand c'est sous le toit maternel.

“ Avant de terminer, j'ai une demande à vous faire, qui est sans doute déjà accordée : c'est aux gens du monde, aux pères de famille pour leurs amis et leurs enfants, et aux prêtres pour leurs ouailles, de leur communiquer l'attachement inébranlable dont ils sont animés pour nos maisons religieuses ; c'est enfin de conserver ce dont nous avons l'espoir, et en quelque sorte le

garant d'ar
c'est de c
vifs et aus
cœurs. Pa
tous ense
un lieu où
extrême
et d'antan
fique. Mai
dans un b
plus, comm
séparer.”

Mais le
notre abbé
d'originalit
diques, aut

Ce nouv
la part du
du sujet
rédaaction,
l'intrepidit
dans l'arg
au besoin
diverses, n
marquable

Il avait
et de bonn

garant dans l'éclatante manifestation de ce jour, c'est de conserver, disons-nous, toujours aussi vifs et aussi purs les mêmes sentiments dans vos cœurs. Par là nous pourrons obtenir de continuer tous ensemble l'aimable fête d'aujourd'hui, dans un lieu où rien n'est fugitif ici-bas. Cette fête est extrêmement belle, mais excessivement courte, et d'autant plus courte qu'elle est plus magnifique. Mais là la foi et l'amour nous réuniront dans un banquet permanent où nous n'aurons plus, comme en ce jour, le pénible devoir de nous séparer."

Mais le genre de composition où le talent de notre abbé s'est révélé avec le plus d'éclat et d'originalité, est celui des publications périodiques, autrement dit du journalisme.

Ce nouveau genre de littérature demande, de la part du publiciste, outre le connaissance exacte du sujet qu'il traite, une grande facilité de rédaction, un coup d'œil élevé et rapide, de l'intrépidité dans la lutte, du nerf dans le style et dans l'argumentation, une plume enfin qui soit au besoin pinceau, burin ou épée : or, ces qualités diverses, notre ami les possédait à un degré remarquable.

Il avait un esprit éminemment philosophique, et de bonne heure au séminaire il s'était exercé à

juger les hommes et les choses à la lumière des grands principes. Encore ecclésiastique et même écolier, il aimait, dans ses conversations comme dans ses écrits, à remonter des effets aux causes et à déduire toutes les conséquences qui dérivent des vérités primordiales. Il avait une vue nette de l'ensemble des lois qui régissent le monde moral comme le monde physique. Dieu, Jésus-Christ, l'Église, l'économie de la religion en général, se présentaient aux regards de sa pensée avec tout l'enchaînement divin que la révélation et l'histoire nous enseignent. Le successeur de Pierre, Notre Saint-Père le Pape, était surtout son guide suprême. Il aimait à se tenir près de cette Chaire sacrée d'où tombe sur le monde la parole infaillible qui l'éclaire et le vivifie. Il suivait sans relâche tous les documents qui émanent de cette source pure, et il en faisait avec la sainte Écriture son étude favorite. Aussi, placé sur ces hauteurs, il voyait juste et loin...

Cette intuition de la vérité, jointe aux études qu'il avait faites sur les grandes questions sociales ou religieuses du temps, lui permit de prendre une part très large et très active dans presque tous les débats qui ont eu lieu au pays depuis une trentaine d'années.

Le Jour
habituel.

monde le n
avancer qu
plus de re
flatteurs, e

On pouv
de voir su
admettre s
défendre u
qu'il dépl
fallait bien
appréciati
ses aperçu
et des chos
les rudes d
eu la gén
la vaillan
témoin ce
sa mort.

Il y a
d'un bate
pour le
lieu l'inau
Salaberry

Le *Journal des Trois-Rivières* était son organe habituel. Sans vouloir diminuer le moins du monde le mérite de ses rédacteurs, je crois pouvoir avancer que le collaborateur qui lui a donné le plus de renom et lui a valu les éloges les plus flatteurs, est le grand vicaire Désilets.

On pouvait ne pas toujours partager sa manière de voir sur un sujet quelconque ; mais il fallait admettre son talent d'exposer une question et de défendre une thèse ; il fallait admirer les ressources qu'il déployait dans le soutien de sa cause ; il fallait bien souvent reconnaître la justesse de ses appréciations, la profondeur et la nouveauté de ses aperçus, sa connaissance intime des hommes et des choses. Les grands journaux du pays, malgré les rudes coups qu'ils ont parfois reçus de lui, ont eu la générosité, en temps et lieu, de constater la vaillance et la valeur du polémiste trifluvien ; témoin ce qu'ils ont proclamé à l'occasion de sa mort.

Il y a quelques années, je voyageais à bord d'un bateau sur la rivière Richelieu, en route pour le Bassin de Chambly, où devait avoir lieu l'inauguration de la statue de notre grand Salaberry. Les touristes étaient nombreux et

distingués. Dans un des principaux groupes, quelqu'un faisait à haute voix lecture d'une étude sérieuse qui paraissait depuis quelques semaines dans le *Journal des Trois-Rivières*. Ce travail, évidemment bien fait, provoquait des paroles d'admiration. Mais comme il n'avait point de signature, chacun faisait ses commentaires et ses conjectures sur l'auteur.

— C'est Sa Grandeur Mgr L..., disait l'un des touristes, je connais son style et sa manière de voir sur la question.

— Vous vous trompez, s'écriait un autre ; c'est un monsieur un tel, j'en suis sûr.

Un troisième touriste émettait une autre opinion.

Moi qui savais *certainement mieux*, je souriais dans mon coin ; je me disais intérieurement : " Comme le vrai mérite est toujours reconnu, et comme mon ami Luc Désilets a du talent pour intéresser à ce point ! "

Je compléterai peut-être l'intérêt qui se rattache à ce mérite littéraire de l'abbé Désilets en disant que, si ses écrits dans les journaux ou ailleurs étaient réunis, ils formeraient une dizaine de volumes d'articles très variés de forme et de fond, et tous faits avec le plus grand soin.

Mais c'est là le côté humain de la vie. Pour un homme sage, pour un chrétien, pour un prêtre surtout, la gloire et le mérite qu'il faut avant tout rechercher sont : la sanctification personnelle, le salut des âmes, la gloire de Dieu.

C'était aussi la devise de l'humble curé du Cap. Soit enfant au foyer domestique, soit élève ou ecclésiastique au séminaire, soit secrétaire ou curé, il a toujours paru vivement préoccupé du salut de son âme. Il s'acquittait de ses exercices spirituels avec une piété tendre et fervente. On le surprenait parfois à pleurer en faisant ses prières. Sa foi et son espérance en Dieu étaient des plus vives. Aussi l'on a constaté plusieurs fois que ces vertus si profondes lui ont valu de la part du ciel des grâces et des faveurs tout à fait merveilleuses.

Son esprit de pauvreté et son détachement des biens de ce monde n'avait d'égal que son humilité. Nommé curé du Cap depuis à peu près vingt-cinq ans, et pouvant par ses talents, par ses mérites et par son âge, occuper une position plus rémunérative et plus en vue, il a plusieurs fois refusé les offres pressantes que lui en faisait son évêque.

Il aimait le site de son presbytère ; il aimait la lumière qui le baigne et les horizons gracieux qui

l'entourent ; il aimait surtout sa petite église du Rosaire, son beau temple neuf, et encore pardessus tout ses chers paroissiens, qu'il connaissait tous, depuis l'enfant jusqu'au vieillard. C'était là des liens étroits qu'il ne pouvait se résoudre de rompre.

Modeste dans son logis comme dans son vêtement, il parlait rarement de lui-même, de ses affaires de paroisse, de ses travaux littéraires, et surtout ne faisait jamais parade de son talent d'écrivain.

Il se faisait encore remarquer par sa charité pour le prochain et par son zèle pour le salut des âmes. Presque tout son temps, surtout dans les dernières années, était consacré aux intérêts des autres, qu'ils fussent ses paroissiens ou non. Le pèlerin étranger trouvait en lui toute l'attention paternelle de son propre curé.

Sa figure, habituellement empreinte de douceur et de bonté, attirait les cœurs et la confiance.

Il avait aussi pour les malades et les malheureux en général un véritable cœur de mère. Souvent il s'est privé de nourriture et a souffert de la faim pour procurer à de pauvres malades les consolations spirituelles dont ils avaient besoin.

Relativement au culte divin, à l'ordre et à la morale, il était un prêtre modèle. Il avait une

faim et un
et il a, de
prédication
Il affectio
aussi, qu'i
jours de s
la tête de

Mais la
celle qui
constant c
établie dan
Cet intérêt
de le réco
Madeleine
ciel, et son
du monde
Plus encor
cet antiq
futures le
amour po
son amou

faim et une soif de parler de Dieu à ses ouailles, et il a, de l'aveu de tous, sous le rapport de la prédication, fait un bien immense dans sa paroisse. Il affectionnait beaucoup la prière publique ; aussi, qu'il était beau, les dimanches et même les jours de semaine, de le voir réciter le chapelet à la tête de son peuple !

Mais la partie la plus saillante de son ministère, celle qui l'a mis en relief, c'est l'intérêt vif et constant qu'il a porté à la confrérie du Rosaire, établie dans sa paroisse depuis déjà deux siècles. Cet intérêt a été si grand que Dieu n'a pas tardé de le récompenser, et désormais le Cap de la Madeleine sera l'un de ces coins de terre bénis du ciel, et son vieux temple l'un de ces sanctuaires du monde si recherchés de la dévotion populaire. Plus encore que sa nouvelle et magnifique église, cet antique sanctuaire redira aux générations futures les vertus de ce serviteur de Dieu : son amour pour les âmes, son amour pour l'Église, son amour pour Marie, son amour pour Dieu.

Defunctus adhuc loquitur.

Quoique mort, il parle encore.





CA

Vit son c
De tout l
Près d'un

Adresse

Les lec
Fontaine
forment l
tier embo
n'a pas t
belles rou
sens. Du
ornières c



CAUSERIE AGRICOLE

Le phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours ; c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !

Les lecteurs familiers avec le bonhomme La Fontaine savent que les vers qui sont ci-dessus forment le commencement de la fable du *Charretier embourbé*. On sait par cette fable que la France n'a pas toujours joui des beaux chemins et des belles routes qui la traversent aujourd'hui en tous sens. Du temps du fabuliste, il y avait de graves ornières dans les chemins, et bien de la vase, bien

Digitized by Google

de la boue en certaines saisons, témoin ces trois vers de la susdite fable :

Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette mandite boue,
Qui jusqu'à l'essieu les enduit.

Mais aujourd'hui, encore une fois, tout est changé là. Rien de plus beau, rien de plus carrossable que ces routes impériales construites, ou du moins commencées par l'empereur Napoléon I^{er}. Elles sont unies comme un plancher de marbre, et de chaque côté courent de magnifiques rangées d'ormes ou de peupliers, tous plantés et taillés avec symétrie. Aussi l'on y voit passer à l'aise les voitures les plus grosses et les plus lourdes.

Ces remarques historiques touchant les chemins et les voies de notre ancienne mère patrie, ont peut-être ici leur actualité. Au printemps comme à l'automne, il est une époque appelée *saison morte*. On dit que cette époque est ainsi qualifiée à raison de l'intervalle de repos qui se trouve entre les travaux des semailles et ceux des moissons. C'est possible. Mais cela veut-il dire qu'il n'y a rien à faire alors pour le cultivateur, et qu'il ne lui reste plus qu'à passer ce temps à fumer sa pipe ou à se promener ? Je ne le crois

pas, et c'est
intelligent
nous rema
faire, hiver
toujours qu
en souffra
Ici c'est un
harnais, un
mettre l'ore
de leurs d
faire le mé

Hélas ! qu
et il exige
ne veux p
détails de
partie qui
n'est pas
savons que
publics, de
quand un
faire une
du terme

C'est t
triste que
Nous s

pas, et c'est l'opinion des cultivateurs vaillants et intelligents. Si nous examinons leur conduite, nous remarquerons qu'ils ne sont jamais à rien faire, hiver comme été. Leur œil attentif découvre toujours quelque partie de leur propriété qui est en souffrance, et qui demande des réparations. Ici c'est une clôture, là une charrette, ailleurs un harnais, un fossé, un *chemin* souvent. On les voit mettre l'ordre partout autour de leur maison et de leurs dépendances, et c'est ce qu'ils appellent faire le ménage du printemps.

Hélas ! quelquefois il est considérable ce ménage, et il exige du temps pour le bien faire. Aussi je ne veux pas entrer aujourd'hui dans tous les détails de ce ménage. J'aborderai seulement la partie qui regarde le soin des chemins ; certes elle n'est pas la moins en souffrance, nous ne le savons que trop. Le mauvais état de nos chemins publics, de nos routes rurales, est proverbial, et quand un étranger, anglais ou américain, veut faire une comparaison odieuse, il se sert souvent du terme de *chemins du Canada*.

C'est triste ! c'est bien triste ! d'autant plus triste que la chose est vraie.

Nous sommes les premiers à le reconnaître ;

nous sommes les premiers nous-mêmes à déplorer cet état de choses, à maugréer, à pester contre les mauvais chemins de la campagne. Cependant les printemps succèdent aux printemps, les étés aux étés, les automnes aux automnes, sans que ces chemins s'améliorent pour la peine. On continue de briser ses voitures, de blesser ses chevaux, de se blesser et de s'estropier soi-même gravement.

Mais, en bonne vérité, je le demande à tous mes compatriotes cultivateurs, ce régime honteux va-t-il durer encore longtemps ? Serons-nous toujours sous ce rapport en arrière de nos voisins les Américains et de nos concitoyens les Anglais d'Ontario et des provinces maritimes ?

Est-ce qu'il n'y a pas quelque part un remède à ce mal ? D'où vient qu'ailleurs, en Europe surtout et aux États-Unis, les chemins sont si beaux et si bien entretenus ?

Un ami qui a beaucoup voyagé et avec qui je causais l'autre jour de ce sujet pratique, me dit que le triste état de nos chemins ne changera guère tant que la loi qui les régit ne sera point modifiée. Ailleurs, dit-il, dans les provinces sœurs comme aux États-Unis, comme en Europe, les chemins publics sont faits et entretenus par les

corporatio
exécutés
longtemps
agréables

Ici, en
est laissé
propriétaire.

Or, l'on
volonté.
attendre
les plaint
voiture ou
yeux et o
Mais, gra

dinaire :
pelletées
tout rem
les orné

pelletées
N'imp

remplis,
C'est à
ce n'est
sont là e
Sans dot

corporations et les municipalités. Ces travaux, exécutés avec méthode et intelligence, durent longtemps, et offrent une circulation des plus agréables et des plus avantageuses.

Ici, en fait, l'entretien de nos routes rurales est laissé à la bonne volonté de chaque propriétaire.

Or, l'on sait ce que vaut en général cette bonne volonté. Elle se réduit pour un grand nombre à attendre les menaces d'un inspecteur officiel, ou les plaintes d'un malheureux qui aura brisé sa voiture ou estropié son cheval. Alors on ouvre les yeux et on se décide à mettre la main à l'œuvre. Mais, grands dieux ! quel ouvrage fait-on d'ordinaire ! On se contente de prendre quelques pelletées de terre sur le bord d'un fossé presque tout rempli de broussailles, et de les porter sur les ornières coupables. Quelquefois même ces pelletées de terre ne sont qu'une espèce de vase...

N'importe, les trous pour le moment sont remplis, et le chemin est censé arrangé.

C'est à peine croyable, n'est-ce pas ? Cependant, ce n'est souvent que la triste réalité. Les témoins sont là en grand nombre pour appuyer mon dire. Sans doute il se rencontre d'honorables exceptions ;

il y a partout des hommes d'ordre, des hommes intelligents, qui ont réellement soin de leurs parts de chemins, comme ils ont soin de leur propriété en général. Mais malheureusement ces hommes, l'honneur des localités où ils se trouvent, se font trop rares au pays, et la généralité des propriétaires ne brillent pas par des qualités d'ordre et de propreté.

Que faire donc ? Quel remède apporter à cet état de choses ? Quels moyens prendre pour améliorer les voies et les routes de nos campagnes ? D'abord, il me semble que cette question des chemins a son importance réelle, et que nos *pères conscrits* devraient s'en occuper un peu plus souvent. C'est à nos législateurs à prendre ici les devants comme en bien d'autres choses, à se rendre compte du mal qui existe et à voir aux réformes à faire. Tant qu'une législation nouvelle ne sera point faite à ce sujet, nous en serons toujours aux jérémiades inutiles, nous continuerons de voyager dans des chemins parsemés d'ornières et de cailloux, et nous serons toujours l'objet des critiques et des railleries de l'étranger.

En second lieu, nos conseillers municipaux devraient se faire un devoir d'user des pouvoirs

que leur
publics.

Désigné
aux inté
se regar
surveille
peut leur
et les re
nombre c
et qui ré
attentive

Cepen
que d'ins
dans l'ex

Ainsi c
autorités
pleuvent
par la ju

Mais,
certain l
sur les c
cris des
suggesti
Connais
la géné
sont for

que leur confère la loi relativement aux chemins publics.

Désignés par leurs concitoyens pour pourvoir aux intérêts généraux de leur localité, ils doivent se regarder comme obligés en conscience de surveiller ces intérêts et d'éloigner tout ce qui peut leur nuire. Or, il faut admettre que les voies et les routes publiques doivent être mises au nombre des choses qui intéressent tout le monde, et qui réclament conséquemment la surveillance attentive des autorités municipales.

Cependant, chose triste à dire, que de négligence, que d'insouciance sous ce rapport ! Que de retards dans l'exécution de ce devoir !

Ainsi que nous le disions plus haut, souvent les autorités ne s'exécutent que lorsque les plaintes pleuvent sur elles ou qu'elles se voient empoignées par la justice.

Mais, monsieur l'écrivain, me dira peut-être ici certain lecteur, puisque vous vous mêlez d'écrire sur les chemins, et que vous demandez à grands cris des réformes, pourriez-vous nous faire des suggestions sur la manière de les améliorer ? Connaissez-vous quelque méthode praticable pour la généralité des cultivateurs, dont les chemins sont formés d'une terre très argileuse ?

Vous savez comme nous que l'empierrement des chemins, autrement dit le macadam, est un genre de pavage qui n'est pas actuellement réalisable au pays, du moins dans la généralité des localités. Il est dispendieux et ne pourrait tout au plus se pratiquer que dans les paroisses aisées ou avoisinant les villes.

Ces remarques me paraissent justes. Il s'écoulera probablement encore des années et des années avant que nos campagnes soient en état de faire les dépenses exigées pour l'empierrement des chemins.

Mais il est un autre mode d'améliorer les chemins plus praticable que le macadam, surtout les chemins de *terre forte*. C'est l'ensablement et le fascinage. Ce genre d'ouvrage, qui donne les meilleurs résultats, est à la portée de tous les cultivateurs. Il y a du sable et des fascines partout, et avec de la *bonne volonté*, on s'en procure autant qu'il faut. Le point essentiel est de couvrir le chemin qui est en souffrance d'une très épaisse couche de sable et d'une quantité de fascines proportionnée. Ce sable et ces fascines se mêlent bientôt avec l'argile, et finissent par former un chemin qui ressemble beaucoup au

macadam
dire que
amélioré
entreten

Je con
laisaien
mis en p
fascinag
de leurs
jours du

MORA
vaut ce
entreten
d'argent
sauve b

macadam pour la solidité. Avec cela, il va sans dire que les fossés qui longent ces chemins ainsi améliorés doivent être bien faits et toujours entretenus.

Je connais une paroisse où des chemins argileux laissaient autrefois beaucoup à désirer, qui a mis en pratique ce système d'ensablement et de fascinage. Aujourd'hui ces chemins font l'honneur de leurs propriétaires, qui s'applaudissent tous les jours du travail considérable qu'ils y ont fait.

MORALE: Comme toutes choses, un chemin vaut ce qu'il coûte. S'il est mal fait et mal entretenu, il est cause de pertes de temps et d'argent; s'il est bien fait et bien entretenu, il sauve beaucoup de temps et d'argent.





A

Les p

J'étais
d'où est t
lorsque n
d'un cara
cieuse inv
Québec et
la vallée
comprend
Traverser
Jean, et c
là de que
d'une fibr
question,
du bord d



AU LAC SAINT-JEAN

Ne soyons pas si difficiles ;
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles.

J'étais justement à lire la fable intéressante d'où est tirée cette parole du célèbre La Fontaine, lorsque m'arriva, ces jours derniers, une lettre d'un caractère tout particulier : c'était une gracieuse invitation qui m'était faite par la compagnie *Québec et lac Saint-Jean* d'aller visiter gratis la vallée du fameux lac. Pareille lettre, on le comprend, ne pouvait me laisser insensible. Traverser les Laurentides et voir le lac Saint-Jean, et cela sans préjudice à ma bourse, il y avait là de quoi piquer l'imagination et remuer plus d'une fibre. Comme pour le héros de la fable en question, *la carpe et le brochet s'approchaient du bord de ma rivière, et je n'avais qu'à prendre.*

Ajoutez à cela que je venais de sortir des labours de nos quarante heures et des fatigues d'une retraite donnée aux élèves de ma paroisse, et que la température, après des neuvaines de jours sombres et pluvieux, paraissait décidément prendre une tournure favorable.

Les raisons ordinaires de ne point me déranger et de rester chez moi, se présentaient d'un autre côté vivement à mon esprit. Que de fatigues j'allais avoir ! Les douceurs du foyer sont si fortes ! La température en automne est si désagréable !...

Mais la leçon donnée par La Fontaine l'emporta et je fis mes malles.

Grand bien m'en a pris, car j'ai fait l'un des plus intéressants voyages de ma vie.

Si vous me le permettez, je vous en ferai brièvement le récit, dans l'espérance qu'il pourra peut-être vous intéresser quelque peu, et vous inspirer l'idée de marcher sur mes traces quelque bon jour.

Des Trois-Rivières à Québec, le trajet est connu. Les touristes en général n'ont qu'à se féliciter de voyager sur cette voie rapide et commode. Québec, avec ses environs et ses points de vue, et l'affabilité de sa population, n'est ignoré de personne.

Venons
chemin d
Laurentie

Ces fiè
repaire d
stupéfait
ses chars
mieux m
génie de
soixante
avec le C

Le chen
remarqu
sinueuse.
lieues se g
horizontal
longeant
un passag
pour ains
de la forêt
étroite et

En effe
de toutes
chissables
travaillu

Venons donc tout de suite à la description de ce chemin de géants que l'on a construit à travers les Laurentides, entre la capitale et le lac Saint-Jean.

Ces fières et altières montagnes, jusque-là le repaire de l'aigle et de l'ours, ont dû être stupéfaites de voir l'homme oser les franchir avec ses chars de feu. Véritablement rien ne m'a mieux montré la grandeur et la puissance du génie de l'homme que ce travail gigantesque de soixante lieues. On dirait qu'il a voulu lutter avec le Créateur de courage et de hardiesse.

Le chemin de fer des Laurentides est surtout remarquable par sa forme à la fois ondulée et sinueuse. C'est un immense serpent de soixante lieues se glissant et fuyant tantôt d'une manière horizontale, tantôt d'une manière ondoyante; longeant ici un lac ou une rivière, là se frayant un passage à travers le rocher vif; ailleurs volant pour ainsi dire dans l'espace au-dessus des arbres de la forêt, ou courant là-bas au fond d'une vallée étroite et encaissée entre deux montagnes.

En effet, l'on se figure aisément les obstacles de toutes sortes, et parfois en apparence infranchissables, qui se dressaient devant les intrépides travailleurs. En certains endroits, il a fallu combler

des vallées ou des gorges de montagnes à une hauteur de 25, 30, 40 pieds, et peut-être davantage, jeter ailleurs la chaussée à travers les lacs qui bordent la voie, couper une pointe de rocher, ou sillonner le déclin même de la montagne, de manière que vous voyez d'un côté au-dessus de vos têtes des arbres et des rochers qui menacent de vous écraser, et de l'autre un abîme qui vous donne la chair de poule...

Plus d'une fois, le long de la route, en considérant tous ces obstacles et tous ces travaux, je me rappelais les impressions éprouvées jadis sur le célèbre chemin qui relie Gênes à Pise, en Italie, sur le littoral de la Méditerranée. La voie, là, court à travers une série de rochers qui s'avancent dans la mer et qui sont percés en forme de tunnels comme au mont Cénis.

Une mesure propre à faire apprécier le travail colossal de ce chemin des Laurentides, c'est que chaque mille, terme moyen, a coûté \$25,000. Or, sa longueur étant de 190 milles, calculez la somme qu'il a fallu jeter là. Les opérations ont duré sept ans.

Maintenant, si vous êtes artiste et tant soit peu sensible aux beautés de la nature, vous voyez

passer d
et d'un
touchent
rapport.
sublime,
de voyag
tomne, c
paysages
frappante
de la con
choisir le
prouver q
ni d'exag
scènes de
vivement
Bouchette
dans le s
possibles.
étaient in
des monta
limpide d
j'aime à d
tablement
compte tr
formes di

passer devant vos yeux bien des scènes diverses et d'un intérêt saisissant. Les extrémités se touchent, dit-on ; c'est bien le cas ici sous ce rapport. Le doux, le gracieux côtoie souvent le sublime, l'horrible. Si vous avez la bonne fortune de voyager comme moi par un beau soleil d'automne, cet ami obligé de toutes fêtes, tous ces paysages prendront une expression des plus frappantes. On semblerait croire que les messieurs de la compagnie des Laurentides se sont plu à choisir les endroits les plus pittoresques, pour prouver que les peintres ne font point de fiction ni d'exagération lorsqu'ils nous peignent ces scènes de la nature qui nous impressionnent si vivement. Les lacs Sergent, Saint-Joseph et Bouchette, entre autres, offrent aux paysagistes, dans le genre gracieux, les plus beaux sujets possibles. Les jours où nous les avons vus ils étaient inondés de lumière, et les feuillages colorés des montagnes se miraient dans l'onde claire et limpide de ces lacs charmants. A propos de lacs, j'aime à dire qu'ils sont très nombreux et véritablement semés le long du chemin de fer. On en compte trente-trois. Toutes ces nappes d'eau de formes diverses avec les rivières que traverse la

voie, animent le paysage et contribuent beaucoup à exciter l'intérêt qui captive les voyageurs.

Une surprise agréable qu'éprouve le touriste qui franchit pour la première fois cette large chaîne de montagnes, c'est l'aspect de la hauteur des terres où se fait le partage des eaux. J'en connaissais bien le principe ; mais je n'avais pas encore vu le fait de mes yeux. De Québec jusqu'à ce point du trajet, toutes les rivières qu'on longe ou traverse ont leur cours en sens contraire de notre marche ; mais à partir de ce point, elles changent de direction et paraissent essayer de lutter de vitesse avec le convoi rapide. Je dois aussi mentionner, comme choses intéressantes et qui attirent l'attention des voyageurs, les stations diverses où s'arrêtent les chars. Plusieurs dans la forêt se font remarquer par des habitations nombreuses, des pouvoirs d'eau, des moulins à vapeur.

Saint-Ambroise surtout, Valcartier et Saint-Raymond sont des villages d'un aspect tout à fait intéressant. Quand nous sommes passés à Saint-Raymond, c'était le lendemain de la visite de M. le premier ministre, * à l'occasion de l'inau-

* L'honorable M. Mercier.

guration
repose
montagn
la veille
le rende
promenc

La sta
trois qu
intérêt
autres cl
réparer s
le mouve
de la rou
du lac, q
fréquent
On y voy
yachts e
l'air attr

Mais
et de ta
présente
Chambo
de Chris
rique :
s'écrient

guration du pont neuf. Ce beau village, qui repose comme au fond d'une verte corbeille de montagnes, se ressentait encore de sa toilette de la veille. Il paraît plein d'activité ; et il est, dit-on, le rendez-vous de beaucoup de touristes et de promeneurs.

La station du lac Édouard, qui se trouve aux trois quarts de la route, offre aussi un certain intérêt aux visiteurs. On y remarque, entre autres choses, un joli restaurant où l'on aime à réparer ses forces gravement endommagées par le mouvement oscillatoire des chars et la longueur de la route parcourue. On voit seulement l'entrée du lac, que l'on dit être très beau. Il est beaucoup fréquenté par les touristes durant la belle saison. On y voyait encore échelonnés sur le rivage deux yachts et une vingtaine de chaloupes qui avaient l'air attristés du départ de leurs gais hôtes.

Mais la pièce de résistance, en fait de scènes et de tableaux pittoresques, c'est l'aspect que présente le lac Saint-Jean avant d'arriver à Chambord. Au lieu de dire, comme les compagnons de Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique : Terre ! terre ! les prisonniers du train s'écrient : Mer ! mer !

En effet, c'est une véritable mer intérieure que ce lac Saint-Jean. Aussi quelle vive et douce impression il fait dans l'âme, lorsqu'on l'aperçoit pour la première fois à nos pieds, du haut des montagnes ! Cet horizon étroit, dans lequel on a vécu durant toute une journée, s'élargit tout à coup, et nous arrivons en présence d'une des plus splendides vues qu'il soit possible de rencontrer.

Le lac Saint-Jean couvre l'espace considérable de 14 lieues en longueur sur 8 en largeur.

Le regard plonge avec avidité au loin et aperçoit tout autour des montagnes bleues dessinées en forme de festons. La voie ferrée se continue jusqu'à Roberval, qui est assis gracieusement sur les bords du lac. Le voyageur n'est pas peu surpris de trouver là un village considérable qui figurerait avec avantage à côté des villages les plus favorisés des bords du Saint-Laurent.

Il se fait tout d'abord remarquer par l'activité qui y règne, et par l'apparence élégante de ses constructions neuves. Évidemment, c'est une place d'avenir, qui sera ville bientôt.

Roberval est actuellement l'entrepôt de toute la vallée. Sa position favorable au terminus du chemin de fer et sur les bords du lac, qui le

met en ce
navigation
l'autre av
Laurent, c
prospère e
L'établis
davantage
tère des U
sont établ
je crois.

Leur m
mencemen
belle pierr
de vingt
autres ma
majestueu
done un s
à la méd
j' imagine
soit dans
la clarté d

* Depuis
lines ont ét
établissement
gieuses perd

met en communication facile d'un côté par la navigation avec les paroisses environnantes, et de l'autre avec les centres de la vallée du Saint-Laurent, cette position, dis-je, lui assure un avenir prospère et brillant.

L'établissement le plus en vue et qui honore davantage cette florissante localité, est le monastère des Ursulines. * On sait que ces religieuses sont établies là depuis une quinzaine d'années, je crois.

Leur maison nouvelle, qui n'est que le commencement d'un édifice projeté, est construite en belle pierre, et s'élève déjà au coût considérable de vingt mille piastres. Comme la plupart des autres maisons de Roberval, ce couvent se dresse majestueusement en face du lac Saint-Jean. C'est donc un site favorable et éminemment propre à la méditation et à la contemplation. Aussi j'imagine que souvent les habitantes de ce cloître, soit dans les splendeurs d'un beau jour, soit dans la clarté d'une nuit étincelante, se rappellent le

* Depuis que ceci a été écrit, les révérendes dames Ursulines ont été cruellement éprouvées par l'incendie de leur établissement en 1896, incendie dans lequel plusieurs religieuses perdirent la vie.

tableau sublime tracé par saint Augustin dans sa célèbre conversation avec sa mère à Ostie, sur les bords de la mer. Leurs âmes doivent s'élever graduellement vers les hauteurs des cieux et monter jusqu'au séjour de la félicité où Dieu règne avec ses anges et ses saints.

Maintenant, le lecteur aimera peut-être à savoir quelles impressions j'ai remportées de mon voyage relativement à la colonisation de la vallée en question. Toute cette vallée est-elle cultivable ? En reste-t-il encore quelques parties à exploiter ? Quel est le climat de cette contrée ?

Voilà des questions que l'on me pose et dont on désire connaître la solution. Il faut admettre d'abord que la possibilité de coloniser avec succès la vallée du lac Saint-Jean n'est plus un problème.

La solution en a été manifestement donnée par l'établissement prospère des paroisses actuelles, qui sont déjà nombreuses, on le sait.

Quant aux parties qui attendent encore la culture et l'exploitation, je dois avouer tout de suite que ma courte promenade ne m'a point permis de constater la chose par moi-même. Mais, ayant eu la bonne fortune de rencontrer des hommes compétents à me renseigner sous ce rapport, tels

que MM. L. et le R. P. d'eux qu'un susceptible autour du

Relative résident là qu'il offre environs d' Ils m'ont Charlevoix grande par est loin de du lac Sai

D'aprè que la val jamais l'a s'efforcer française. seront un nombreux

Que vo latitudes boréales ? dénudées

que MM. les curés de Roberval et de Saint-Prime, et le R. P. Laporte, de la Pointe-Bleue, j'ai appris d'eux qu'il existe encore un large territoire susceptible de culture. La vallée cultivable tout autour du lac varie de 12 à 15 lieues de rayon.

Relativement au climat, ces messieurs, qui résident là depuis bon nombre d'années, disent qu'il offre à peu près les mêmes conditions que les environs de Québec, et même des Trois-Rivières. Ils m'ont fait observer que tout le comté de Charlevoix, qui se compose de belles paroisses en grande partie établies sur le bord des Laurentides, est loin de jouir d'un climat aussi doux que celui du lac Saint-Jean.

D'après ces données, il faut donc conclure que la vallée du lac Saint-Jean mérite plus que jamais l'attention des hommes d'État. Ils doivent s'efforcer de diriger là le courant de l'immigration française. Ces montagnes et ces vallées du Nord seront un jour comme en Europe habitées par de nombreuses et vaillantes populations.

Que voit-on en effet en Europe aux mêmes latitudes et même aux latitudes tout à fait boréales ? Presque plus de forêts. Les montagnes démunées d'arbres se couvrent annuellement de

riches moissons. Avec le temps, les Laurentides subiront un pareil sort. Tâchons que cette future population soit catholique et canadienne-française. Si le Canada français en général est considéré comme une des citadelles de l'Église catholique, les Laurentides deviendront peut-être le boulevard de la patrie aux mauvais jours. Les peuples du Nord ont toujours été des peuples forts, courageux, indomptables.

Je ne terminerai pas ces impressions de voyage sans offrir à M. Lizotte, curé de Roberval, à M. Bellay, curé de Saint-Prime, et au R. P. Laporte, l'expression de mes meilleurs remerciements pour l'affabilité et la courtoisie avec lesquelles ils m'ont accueilli.

J'aime aussi à me rappeler tout le plaisir que j'ai éprouvé dans la compagnie intéressante de M. le comte de Louvières, consul de France à Québec, et de M. Werner, un érudit à rendre jaloux ceux qui ont l'avantage de faire sa connaissance.

Et si jamais quelque artiste lisant ces lignes se décide à faire comme moi une excursion au lac Saint-Jean, qu'il ne manque point de lier connaissance avec M. Carrier, le conducteur des

maillés. Il
lui-même q
alpestres se

Un dernie
de la compa

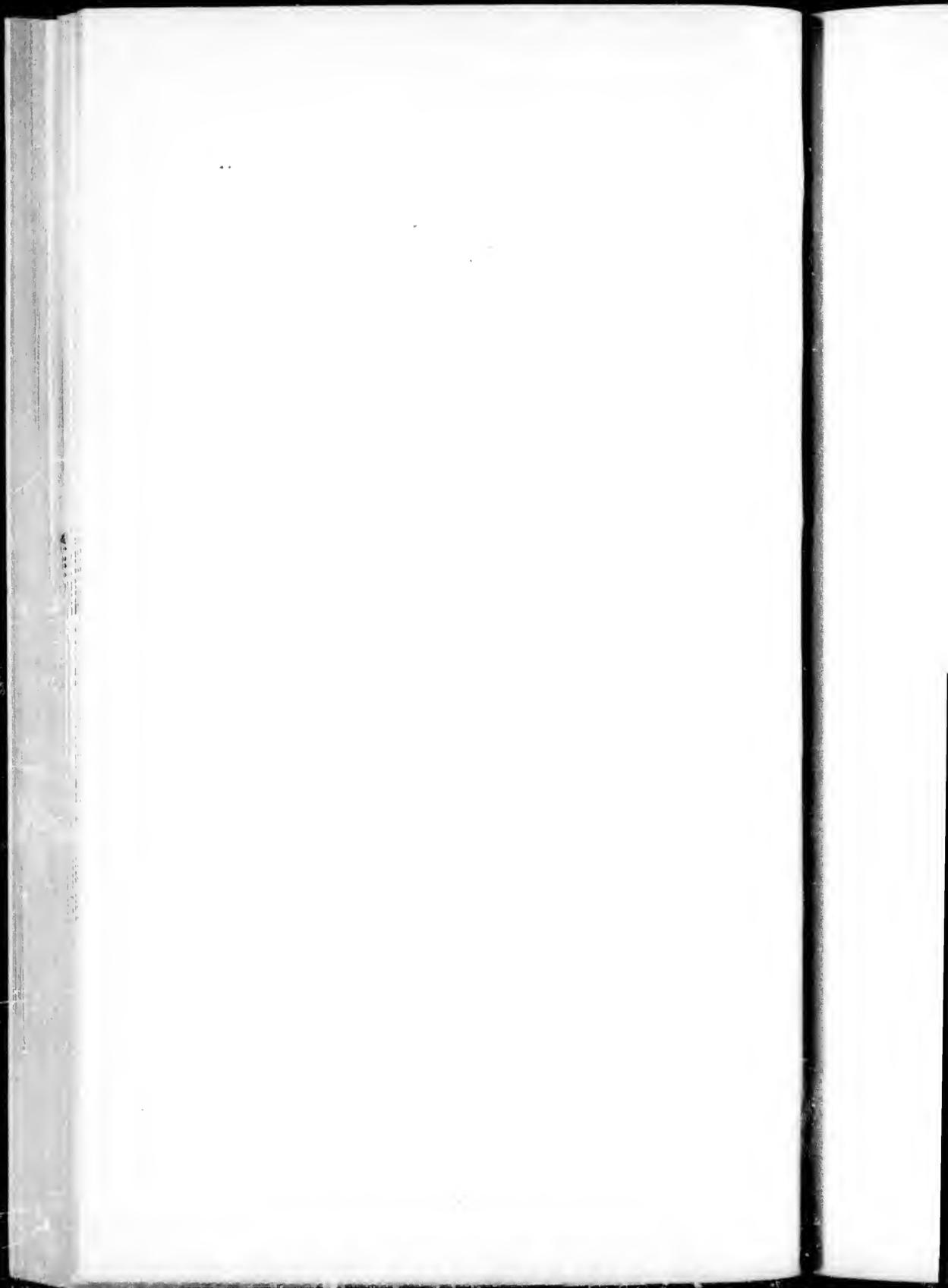
Bien gran
obligeance à

malles. Il trouvera en ce monsieur un autre
lui-même qui l'aidera à apprécier les beautés
alpestres semées le long de la route.

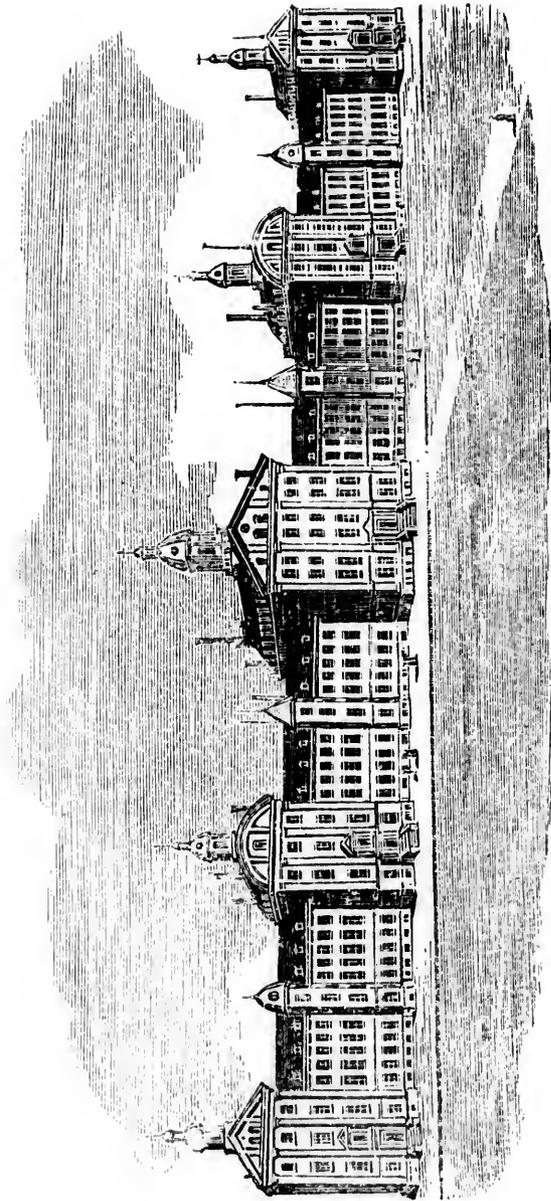
Un dernier mot à l'adresse de MM. les employés
de la compagnie *Québec et lac Saint Jean*.

Bien grand merci pour leur politesse et leur
obligeance à mon égard.





THE CITY OF NEW YORK



ANCIEN ASILE DE SAINT-JEAN DE DIEU.



SA

L'étranger
notre pays
monument
et d'éduca
et à Mont
à Saint-H
son œil r
couvents,
l'impressio
peuple ca
le plus re
par la mé
vanité na
ciation.

—
L'art
hospice Sain



SAINT-JEAN DE DIEU *

L'étranger qui visite pour la première fois notre pays est frappé du grand nombre des monuments monastiques et des maisons de charité et d'éducation qui couvrent son sol. A Québec et à Montréal, comme à Sorel, aux Trois-Rivières, à Saint-Hyacinthe, et dans beaucoup de villages, son œil rencontre partout, outre les églises, des couvents, des collèges, des séminaires. Ce spectacle l'impressionne et il porte haut dans son estime le peuple canadien. Souvent il le proclame le peuple le plus religieux du monde et en même temps, par là même, le plus heureux. Franchement, sans vanité nationale, il y a du vrai dans cette appréciation. Pour peu qu'un Canadien voyage en

* Cet article a été écrit en 1888 : il s'agit donc de l'ancien hospice Saint-Jean de Dieu, qui a été incendié en 1890.

dehors de la patrie, il n'est pas longtemps sans faire les mêmes remarques, et se dire avec une douce satisfaction que son cher pays soutient avec avantage la comparaison avec les autres sous le rapport moral et religieux.

D'où vient cela ? L'histoire, je crois, nous donne la réponse.

Tandis que les Anglais s'empressaient d'établir partout des comptoirs dans les colonies qu'ils fondaient en Amérique, les rois de France, préoccupés de sentiments plus élevés, avec la gloire et les avantages matériels de la patrie, cherchaient à entrer dans les vues du Christ par l'extension de sa divine religion. Nos pères secondaient cette pieuse intention de leurs souverains, et fondaient à même leurs deniers ces vieilles institutions que l'on aime tant à revoir aujourd'hui : les couvents des Ursulines, de la Congrégation de Notre-Dame, les hospices de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital-Général, les séminaires de Québec et de Montréal.

Les générations suivantes suivirent leur bon exemple, et aujourd'hui, le sol de notre province de Québec est littéralement couvert d'églises et d'institutions de toutes sortes.

Entre autres maisons qui font notre gloire, et

dont bon n
peut-être
hospice des
vocalbe de

Je dis gr
par les dim
de la prop
duite qui e

Le visite
colossales c
façade ; il a
et à des ép
tout à fait

y conduit, e
nous donne
de Versaill
enchanteur
Montréal,
étincelante
peu plus a
Victoria.

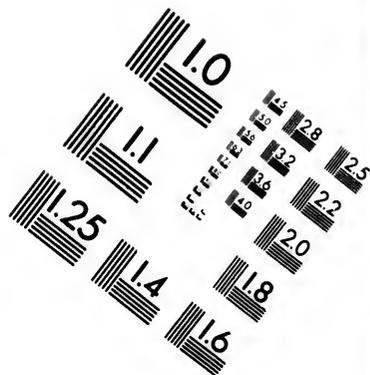
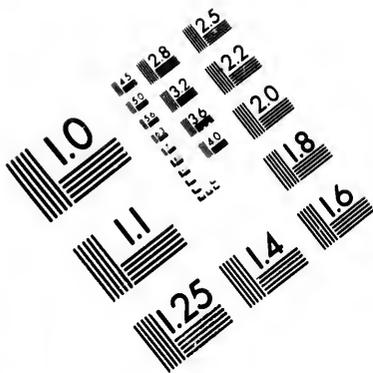
passé avec
" C'est ave
Saint-Laur
une appare

dont bon nombre de Canadiens ne soupçonnent peut-être pas toute l'importance, est le grand hospice des aliénés de la Longue-Pointe, sous le vocable de saint Jean de Dieu.

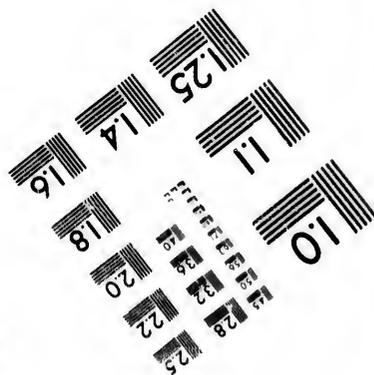
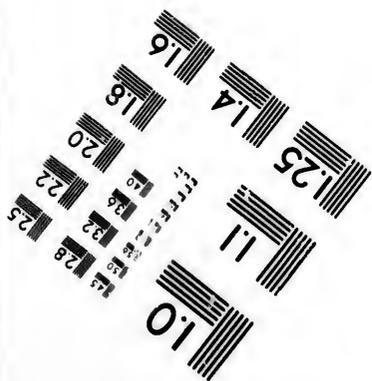
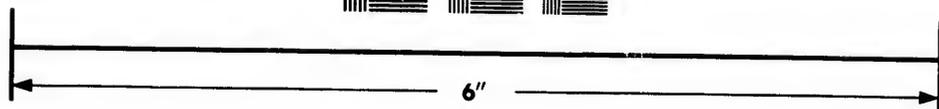
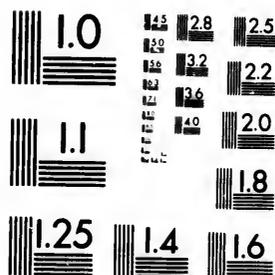
Je dis grand, et cela sous tous rapports ; grand par les dimensions de l'édifice, grand par l'étendue de la propriété, grand par l'excellence de la conduite qui est tenue dans cet établissement.

Le visiteur est d'abord frappé des proportions colossales de cet édifice. Il mesure 630 pieds de façade ; il a six étages, et quoique fait par parties et à des époques diverses, il offre un coup d'œil tout à fait imposant. La magnifique avenue qui y conduit, et les brillants parterres qui l'entourent, nous donnent une réminiscence des fameux jardins de Versailles. Au loin, la vue jouit d'un spectacle enchanteur. A droite s'élève la montagne de Montréal, ayant à ses pieds la grande ville étincelante de clochers, de toits et de dômes. Un peu plus au sud, court dans l'espace le beau pont Victoria. En face de l'asile, notre grand fleuve passe avec calme et majesté, et semble dire : "C'est avec raison que je m'appelle le majestueux Saint-Laurent ; peu de fleuves dans l'univers ont une apparence aussi royale." Un peu plus loin





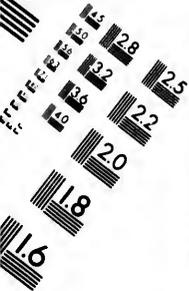
**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0



1



que le village de la Longue-Pointe, reposent avec grâce au sein de ses ondes, comme des corbeilles de verdure, plusieurs îles ornées de bocages et de *maisonnettes à la Jean-Jacques*. Le long du fleuve, sur un espace de cinq à six lieues, l'œil contemple avec bonheur les églises de Longueuil de Boucherville et de Varennes. Enfin, en arrière de ce tableau, à l'horizon, s'élève la pittoresque montagne de Belœil, qui semble se complaire, suivant la température, à changer de forme comme certaines personnes à changer de parure. Quelquefois elle s'enveloppe de nuages, à l'exception de la tête ; d'autres fois c'est la tête seule qui se drape de nuages, et alors elle ressemble à un Turc avec son turban blanc, bleu et rouge. D'autres fois encore, les nuages se groupent autour de la montagne, et forment comme un immense parasol qui fait songer aux mandarins chinois trônant sous le dais traditionnel. Somme toute, je le répète, la perspective ici a de quoi charmer le plus insensible des hommes. Aussi j'imagine que quelquefois l'œil du pauvre captif de l'asile, pour qui la joie et les jouissances n'existent plus ici-bas, est agréablement surpris par quelques-uns des traits ou par l'ensemble de ce tableau. Un

rayon
plus o
dans c
longte
Il ren
beau s
guéris

Mai
somme
vue. C
belles
partou
conven
mêmes
partou
est net
ont un

Deu
visiteu
sur la
placer
person
jolis ta

J'ai
pelle;

rayon de bonheur brille un instant dans ce cerveau plus ou moins troublé. Une douce joie s'insinue dans ce cœur qui ne connaît plus, depuis bien longtemps peut-être, que la peine et l'amertume. Il remercie le ciel de l'avoir conduit dans un si beau séjour, et d'avoir jeté là les germes de sa guérison.

Maintenant, entrons dans l'hospice. Nous ne sommes pas moins frappés de ce qui s'offre à notre vue. Quels vastes et beaux corridors ! Quelles belles chambres de chaque côté ! Quelle propreté partout ! On se croirait dans une chapelle de convent. Visitez toutes les salles, même spectacle, mêmes impressions ! L'ordre et la propreté règnent partout : les planchers, les meubles, les lits, tout est net et *sent le net*. Les patients en général ont une tenue digne, respectueuse.

Deux pièces attirent surtout l'attention du visiteur : le salon et la chapelle. Le salon s'étend sur la jolie longueur de 130 pieds. On peut y placer à l'aise, je crois, trois ou quatre cents personnes. Il est orné d'un magnifique tapis, de jolis tableaux et d'un excellent piano.

J'ai prononcé, il y a un instant, le mot de chapelle ; j'aurais dû dire église. En effet, ce sanctuaire

est véritablement une église capable de contenir six ou sept cents personnes. Il est de style grec et décoré avec goût. La première impression qu'on éprouve en y entrant est des plus réjouissantes. Aux offices publics, surtout dans les grandes fêtes, les cérémonies se font avec pompe. On y chante de beaux morceaux et on exécute de la bonne musique. La musicienne (une patiente de l'asile, m'a-t-on dit) qui tient actuellement l'orgue, entend fort bien les secrets du métier.

On me dit que la propriété de l'asile vaut un million. Je le crois sans peine quand je considère l'étendue du terrain, le nombre et la valeur de ses dépendances, les améliorations princières qui l'embellissent, et surtout l'immensité de l'édifice avec son riche ameublement. C'est une paroisse que cet établissement. Son personnel se montait, il y a quelques jours, au chiffre respectable de 1486 personnes ; de manière que l'on peut dire que l'asile est la paroisse de la Longue-Pointe, tandis que celle-ci, ne comptant que 150 communicants, n'est qu'une communauté.

Une des choses qui frappent le plus l'esprit du visiteur de l'asile, c'est la conduite des sœurs qui le dirigent. Ah ! c'est sous ce rapport qu'on

cons
la le
et d
impu
pour
diens
jour
délic
En re
de la
même
même
sacri
lasse
péni
charit
Tou
toujou
toujou
est le
Éeritu
mort.)
intérie
J'im
dans l

constate la puissance divine de la religion. C'est là le secret des merveilles d'ordre, de travail et d'économie qui s'y opèrent. Ici, je me sens impuissant à donner la note juste. Il faudrait avoir pour cela la lumière et la vertu de ces anges gardiens de l'aliéné. Quel travail considérable chaque jour ! quelle sollicitude continuelle ! quelles délicates attentions à l'égard de tous les patients ! En retour aussi quel respect et quelle obéissance de la part de tous ces déshérités de la société, même de ceux qui sont le moins maîtres d'eux-mêmes. Quelle est la mère, j'ose le dire, qui se sacrifie ainsi pour ses propres enfants ? Elle se lasse quelquefois en présence d'une longue et pénible maladie, elle se décourage... La sœur de charité ne fléchit pas, elle.

Toujours dans les hauteurs salubres de la foi, toujours l'œil de l'âme dans la lumière divine, toujours le cœur nourri du pain des anges, elle est forte de courage et d'amour. (La sainte Écriture dit que l'amour divin est fort comme la mort.) Une douce sérénité, emblème de sa paix intérieure, brille sur sa figure.

J'imagine que souvent dans la journée, surtout dans les visites au saint Sacrement, la sœur de

charité se rappelle les paroles que Notre-Seigneur prononcera au jugement dernier en faveur de ceux qui auront pratiqué les œuvres de miséricorde : " Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez logé ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu, j'étais *malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous m'êtes venus voir.*" Oui disons-le hautement, heureux les hospices qui ont pour les diriger de pareils guides !

Un souvenir en passant.

À la Saint-Jean-Baptiste, cette année, la supérieure, sœur Thérèse, voulut causer un plaisir nouveau à ses chers enfants, en chômant avec pompe la fête nationale. Je dois proclamer, à l'occasion, que cette révérende sœur est l'âme de l'hospice. C'est elle qui a présidé à sa construction et qui en a dirigé le développement merveilleux. Elle est vraiment la providence de l'asile, voyant à tous les détails, depuis la cuisine jusqu'à la correspondance et à la comptabilité. Elle s'intéresse de tout, elle s'ingénie de toutes manières à faire plaisir à ses bien-aimés patients.

Po
fit ve
la bri
y a q
à la cl
autou
Point
et des
boeag
mis à

Je
specta
sours
n'étais
quiétu
de dég
serait
côtés e
fuite.

Je m
— I
pas qu
— N
— M
partou

Pour mieux fêter la Saint-Jean-Baptiste, elle fit venir les costumes et les habits qui ont servi à la brillante cavalcade qui s'est faite à Montréal, il y a quelques années. Donc, grande fête religieuse à la chapelle le matin. Dans l'après-midi, procession autour de l'asile et dans le village de la Longue-Pointe. Le soir, réunion des sœurs, des gardiens et des patients autour des parterres et sous les boeages. Musique, chant, feu d'artifice, tout est mis à contribution.

Je considérais avec un vif intérêt tout ce spectacle, et j'admirais l'influence qu'exercent les sœurs sur ce monde désorienté... Cependant, je n'étais pas sans éprouver un sentiment d'inquiétude. S'il prenait fantaisie à tout ce monde-là de déguerpir et de prendre la clef des champs, ce serait chose facile ; car l'espace est libre de tous côtés et les ténèbres de la nuit favoriseraient leur fuite.

Je m'approche de la supérieure.

— Dites donc, sœur Thérèse, vous ne craignez pas quelque mésaventure ?

— Non.

— Mais il se fait tard et les issues se présentent partout.

—N'importe, je ne crains rien : je connais mon monde.

En effet, vers neuf heures, le signal de la rentrée se donne, et tout le troupeau de rentrer au bercail comme des élèves de collège ou de couvent après l'heure de récréation. N'est-ce pas admirable ?

De concert avec les sœurs de la Providence, M. l'aumônier de l'asile, le révérend M. Leclerc, consacre sa vie au soulagement des pauvres aliénés. Homme sage et pieux, ses talents et ses connaissances auraient pu lui permettre de jouer un rôle plus en vue ; mais il préfère couler ses jours dans cet humble poste. Dieu lui a fait le don rare de se dévouer pour les malheureux, de les traiter avec douceur et charité, de réaliser en sa personne la parole de Notre-Seigneur : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur." Lui aussi doit souvent s'encourager par les paroles de Notre-Seigneur au jugement dernier.

La partie médicale est sous la direction de M. le Dr Bourque, premier médecin de l'asile et spécialiste distingué. Très intelligent, amant de la science, laborieux et excellent chrétien, il est l'homme qu'il faut dans cette position si délicate et si difficile.

Il es
qui se
son an

Les
nombr
son im
mine e
et mor
musiqu
parmi
des mo

Je te
dirigée
quelqu
Le tou
Montre
noyée
révéren
Longue
jeunes
person
l'été d
fait un
beaux
hôtes d
en resp

Il est assisté de M. le Dr Barolet, jeune médecin qui se distingue lui aussi par ses connaissances et son amour de l'étude.

Les gardiens, qui se composent d'un certain nombre de jeunes gens, jouent un rôle qui a aussi son importance. Ces jeunes gens ont fort bonne mine et se distinguent par leur conduite religieuse et morale. Ce sont eux qui font les frais de la musique et du chant à la chapelle. Ils ont organisé parmi eux un joli corps de musique et chantent des morceaux harmonisés.

Je termine par un mot sur une autre maison dirigée par les sœurs de la Providence, située à quelques arpents de l'asile, tout au bord du fleuve. Le touriste qui voyage à bord du *Québec* ou du *Montréal*, regarde avec intérêt cette longue maison noyée dans la verdure. Elle a été fondée par le révérend messire Drapeau, ancien curé de la Longue-Pointe, pour y donner l'instruction aux jeunes filles de la paroisse, et pour recevoir les personnes en convalescence ou qui aiment à passer l'été dans la solitude. Sa proximité de l'eau en fait une des positions les plus hygiéniques. De beaux arbres et de belles allées permettent à ses hôtes de se promener à toutes les heures du jour, en respirant le bon air du fleuve.

Cet établissement est sous la direction de la révérende sœur Marie de la Charité, fondatrice du couvent de la Providence des Trois-Rivières, et qui a laissé dans cette ville un si bon souvenir. Il porte le nom de Providence Saint-Isidore.



Rich
homme
homme
artistes
favoris
je vien
vous p
Votr
brillan
mais à
chaude
qu'un
chaleu
expéri
paisib
quelq
Je
d'une

rection de la
té, fondatrice
rois-Rivières,
bon souvenir
-Isidore.



UN LEVER DE SOLEIL

Riches habitants de la ville de Montréal, hommes de professions, hommes de lettres, hommes de la finance, hommes du commerce, artistes, rentiers, vous tous enfin que la fortune favorise, et qui pouvez vous donner des loisirs, je viens humblement vous suggérer le moyen de vous procurer une douce et salutaire jouissance.

Votre ville est belle certainement ; elle est brillante de monuments, grouillante d'affaires : mais à tout considérer, et surtout dans cette chaude saison de l'été, elle n'est guère autre chose qu'un grand four... On y étouffe, on y meurt de chaleur, de poussière et de miasmes... Cette expérience est sensible lorsque l'on quitte la paisible et fraîche campagne pour aller passer quelques heures au milieu de la tumultueuse cité.

Je le répète, je viens donc vous offrir l'avantage d'une délicieuse distraction.

Si donc ce soir, demain ou après-demain soir, vous remarquez, par l'aspect du ciel, que le lendemain sera un beau jour, veuillez avoir le courage de vous lever de bonne heure, disons à trois heures du matin. Sellez un vigoureux Bucéphale, emballez-vous dans une de vos élégantes et douces voitures, et prenez la direction de la Longue-Pointe, de ce joli village que le touriste, à bord du *Québec* ou du *Montréal*, aime tant à regarder en passant.

Le long de votre chemin, bien pavé et bordé d'arbres, et qui rappelle au voyageur l'antique voie Appia de Rome, vos yeux contempleront avec plaisir de superbes villas entourées de brillants parterres et de jardins potagers. Arrivés à la Longue-Pointe, vous ne serez pas peu surpris de voir deux grands et nobles édifices, d'abord l'asile de Saint-Jean de Dieu,* puis l'hospice des Frères de la Charité, deux monuments qui ne dépareraient pas votre splendide cité.

Vous serez peut-être tentés d'y entrer et de les visiter : mais je ne vous le conseille pas pour le moment. L'heure est matinale, et le motif qui m'a poussé à vous faire sortir de bonne heure de votre

* Il s'agit ici du premier asile.

repos, est tout autre qu'une visite aux ouvrages de l'homme. C'est une contemplation des œuvres du Créateur que je désire vous offrir. C'est le spectacle grandiose, émouvant d'un lever de soleil.

Pour cela, je vous conseille de vous rendre à la place de l'église paroissiale, près du jardin du presbytère. C'est l'endroit le plus poétique de cette poétique contrée.

L'église est un petit temple à la forme traditionnelle, dont la construction remonte à peu près à deux cents ans. Son intérieur est pieux et décoré à l'antique. Il est sous le vocable de saint François d'Assise. Une statue du célèbre religieux le représente parlant à la foule et semblant dire : *Dieu désormais sera mon père, et la sainte pauvreté mon épouse. Je n'ai jamais rien goûté d'aussi délicieux que ces restes de pain noir que votre charité me donne...*

De son côté, le presbytère offre, en son genre, le même caractère. C'est un de ces types de maisons curiales que l'on voyait si nombreuses autrefois sur les bords de notre majestueux fleuve, et telles que décrites par Lamartine dans sa charmante inspiration sur le *Curé de campagne*. S'il n'était pas si matin, je vous aviserais bien

d'aller saluer le vénérable curé qui l'habite. Vous verriez un digne prêtre, instruit, zélé, et des plus aimables. Mais remettez la chose à plus tard.

Jetez à la hâte un coup d'œil sur l'ensemble du tableau qui se déploie devant vous : sur l'île Sainte-Hélène, espèce d'émeraude sortie du fond du fleuve, sur les églises de Longueuil, de Boucherville de Varennes, de la Pointe-aux-Trembles, sur le mirage des îles boisées de Boucherville, et enfin sur la montagne de Belœil, que Dieu a mise là en arrière exprès pour compléter la poésie du tableau.

Mais hâtons-nous, il n'y a pas de temps à perdre. Déjà les étoiles sont disparues du ciel, la lune même a pâli et l'aurore nous annonce l'arrivée prochaine de l'astre roi... Voyez comme elle est belle cette aurore ! comme elle mérite bien tous les titres et toutes les qualifications que lui donnent les grands peintres de l'antiquité, Homère et Virgile, *l'aurore aux doigts de rose, ouvrant les portes de l'Orient...*

Comme l'arc-en-ciel, elle revêt successivement toutes les couleurs. Du jaune d'or, elle se transforme graduellement en un blanc éclatant. De légers nuages, flottant au-dessus de l'horizon, sont

déjà
le lev
d'écl
puis
lève a
de ses
présen
gigas
géant
l'horiz
carriè

A ce
s'émoi
le loca
petite
l'arbre
autres
anime

L'ho
apprée
une in
un hy
le Seig
et lui
aux op

déjà dorés de rayons brillants qui font pressentir le lever prochain du soleil. Le firmament redouble d'éclat, on dirait les lueurs d'un immense incendie ; puis perce un rayon lumineux, et l'astre royal se lève avec majesté. L'espace s'illumine et resplendit de ses feux ; et le texte de la sainte Écriture se présente naturellement au souvenir : *Exultet ut gigas ad currendam viam suam* ;—comme un géant qui se lève de sa couche, le soleil sort de l'horizon et commence à parcourir sa longue carrière.

A ce moment solennel, toute la nature semble s'ébranler. L'oiseau chante plus gaiement dans le bocage, le poisson se joue à fleur d'eau, une petite brise s'élève rafraîchissante, la feuille de l'arbre s'agite et semble saluer, avec ses sœurs les autres créatures, le grand serviteur de Dieu qui anime et vivifie la nature.

L'homme, à son tour, qui est si bien doué pour apprécier ce spectacle, qui a un cœur sensible et une intelligence raisonnable, entonne en lui-même un hymne d'allégresse et d'admiration. Il remercie le Seigneur d'avoir créé toutes ces choses pour lui, et lui demande la faveur d'être toujours sensible aux opérations de la Providence, et de ne jamais

oublier avec quelle bonté et quel amour elle s'occupe sans cesse de lui. Il s'écrie avec transport : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Il répète avec plus de foi la belle prière enseignée par Notre-Seigneur : Notre-Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ! Que votre règne arrive ! Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !...

A votre retour, le long de la route, une petite méditation provoquée par le beau et grand spectacle que vous venez de contempler, complètera vos bonnes, vos salutaires impressions.

Vous arriverez au foyer dispos, de bonne humeur, l'estomac affamé, le cœur réjoui. Jamais le café et le fromage ne vous auront paru aussi bons. Si vous éprouvez tous ces heureux effets, je m'en féliciterai avec vous, et je serai bien récompensé du labeur de ma petite blquette.



ERM

L'E
Je va

Je

sans

sépara

Je

en pr

je m'

Tu de

convic

voilà

bercea

douce

avec l

renaît

la vie



Ermitage de la Providence St-Isidore

L'heure de mon départ va bientôt sonner...
Je vais te quitter, ô Providence Saint-Isidore !

Je ne le ferai pas sans te dire un mot d'adieu,
sans exprimer le regret que j'éprouve en me
séparant de toi.

Je te suis venu languissant dans l'angoisse,
en proie même déjà aux étreintes de la mort...
je m'en retourne guéri, rayonnant de santé.
Tu devais être (c'était mon intime, ma profonde
conviction), tu devais être mon tombeau... et
voilà qu'au lieu du tombeau j'ai trouvé un second
berceau ! La vie renaît en moi, la vie avec ses
douces jouissances, la vie avec le vert printemps,
avec l'été serein, avec le riche automne. La vie
renaît en moi avec ses suaves perspectives du ciel,
la vie avec les douceurs de la prière, avec les

lumières de la méditation, avec les consolations de l'apostolat.

Comment rester muet et ne pas laisser échapper l'hymne de la joie et du bonheur, l'hymne de la reconnaissance ?

Bientôt les scènes de ton charmant séjour disparaîtront à mes yeux. Je ne les verrai plus qu'en souvenir. Mais que ma main droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je t'oublie ! Oui, tu revivras souvent dans mon imagination. Souvent mon âme viendra errer dans tes parages. Je reverrai tes splendides levers de soleil ; je humerai sur tes grèves l'air fortifiant du matin ; j'entendrai chanter les oiseaux de tes bocages et résonner les cloches de la vieille église, de l'hospice et du monastère ; je me laisserai caresser par le souffle salubre et embaumé de tes brises ; je me promènerai sur la *longue galerie* de ton couvent, ou à l'ombre de tes beaux arbres, en respirant l'air parfumé qu'exhale ton brillant parterre ; j'aimerai à revoir passer la voile du nautonier, et à entendre les chants pieux du pèlerin de la bonne sainte Anne ; j'irai prier aussi dans ton *riant* cimetière émaillé de fleurs, symbole de la joie et de la félicité qui inondent

déjà les âmes dont les corps saints reposent là...
en attendant le grand jour de la résurrection.

Je ne veux pas non plus partir sans vous saluer
du cœur et de la pensée, et vous remercier, ô vous
qui avez été pour moi des anges gardiens durant
mon séjour ici. Jamais je n'oublierai vos soins si
maternels, vos attentions si délicates. C'est à
ces attentions, jointes aux soins d'un médecin
intelligent et expérimenté que je dois, après Dieu,
mon retour à la santé. Oui, soyez bénies du
Seigneur ! Que votre illustre patron, saint Vincent
de Paul, vous obtienne grâces et faveurs célestes !

Permettez-moi de vous saluer aussi et de vous
remercier, dignes et pieux prêtres que j'ai eu
l'avantage de connaître. Je me rappellerai toujours
les sages et consolants avis que vous m'avez
apportés. Je me rappellerai avec plaisir les
agréables soirées passées ensemble sur le balcon
du monastère, ou dans la venue ombragée de
l'asile.

Enfin, à ton tour, petit sanctuaire de Saint-
Isidore, reçois mes tendres adieux ! C'est au pied
de ton autel que j'ai vu pour la première fois
briller un rayon d'espérance. C'est là qu'il m'a
semblé entendre résonner doucement à mon oreille

cette parole : Tu guériras. C'est là que j'allais quelquefois traduire en notes harmonieuses sur l'harmonium mes sentiments de reconnaissance et de bonheur. C'est là que j'ai offert régulièrement, depuis le jour de la Fête-Dieu, la grande Victime du Calvaire. C'est là encore que mon regard s'élevait suppliant vers la Mère désolée, vers Notre-Dame de Pitié, qui couronne l'autel.

Adieu donc, petit sanctuaire, adieu !

Ou plutôt au revoir !



F-ISIDORE

que j'allais
onieuses sur
naissance et
gulièrement,
nde Victime
non regard
ésolée, vers
autel.

!



UNE BELLE PROMENADE

Il est de bien beaux jours dans la vie ! S'il en est de tristes, de lugubres, d'orageux.. il en est aussi de joyeux, de lumineux, de sereins que le ciel nous accorde quelquefois, soit pour nous aider à oublier ou à passer avec courage les premiers, soit pour nous donner un avant-goût de la félicité du jour éternel.

Il vient de m'être donné de jouir d'une de ces journées que l'on dirait empruntées aux heures bénies de là-haut.

Ayant fait la rencontre, ces jours derniers, d'un vénérable ami partant pour Saint-Hyacinthe dans le but d'assister à une fête de famille qui avait lieu à la communauté du Précieux-Sang (c'était le vingt-cinquième anniversaire de profession de la supérieure), je m'offris de l'accompagner ;

heureux de voyager avec lui et d'avoir en même temps une bonne occasion de payer une dette de reconnaissance envers les sœurs de la communauté contemplative. Le voyage jusqu'à Saint-Hyacinthe s'est effectué dans les conditions les plus heureuses. Il y avait près de vingt ans que je n'avais pas revu cette jolie ville. Elle m'a paru presque toute refaite à neuf. Ses nouvelles maisons, quoique variées de forme, ont toutes un petit air *américain*, et tranchent joliment avec les anciennes résidences situées sur les bords de la rivière Yamaska, lesquelles ont un air de manoir seigneurial. On dit que bien des familles de Saint-Hyacinthe se font remarquer par leurs manières simples mais nobles, polies, aristocratiques. Je le crois sans peine, s'il est vrai que nos œuvres en général ressemblent à notre caractère et à notre tournure de corps et d'esprit.

Descendus à l'évêché, nous avons passé une agréable et intéressante soirée en compagnie de Sa Grandeur Mgr Moreau, de M. le grand vicaire Gravel et de plusieurs autres prêtres.

Le lendemain matin, nous avons le rare bonheur de dire la sainte messe dans la splendide chapelle du Précieux-Sang. Comme je l'ai dit plus haut,

c'était fête ce jour-là au monastère. Le sanctuaire, si brillant par lui-même, était orné de fleurs et de quelques tentures. Un beau soleil d'automne faisait ressortir ces décorations ainsi que les nombreuses et belles peintures à fresque qui ornent ce temple. Durant les trois messes qui se disaient ensemble, les religieuses, dans leur chœur cloîtré, priaient ou faisaient entendre de suaves et harmonieux cantiques. Il fait bon offrir l'auguste Victime en pareille circonstance et en pareil sanctuaire !

Après la messe, il nous fut donné, grâce aux attentions délicates de M. le grand vicaire Gravel, de pénétrer dans le cloître béni et de causer quelques instants avec les révérendes sœurs. Mon vénérable ami, ayant été prié sur-le-champ d'adresser un mot d'édification à la pieuse communauté, se rendit coupable d'une très heureuse improvisation.

Après déjeuner, dans le cours de l'avant-midi, nous voulûmes nous donner la satisfaction de revoir à loisir la chapelle du monastère, dont la renommée s'étend au loin. Il faut l'avouer, cette renommée n'a pas été volée : il y a peu de temples au pays qui puissent entrer en comparaison avec cette

magnifique chapelle, soit pour le genre d'architecture, soit pour la décoration variée qui l'anime. Il est de style roman et formé de trois voûtes, dont une grande au milieu et deux petites de chaque côté. La vue d'ensemble frappe tout d'abord délicieusement le premier regard qu'on y jette, et rappelle au souvenir certaines églises d'Italie.

C'est comme un immense tableau dont chaque peinture et chaque sculpture constituent les traits divers. Il n'est pas jusqu'aux sièges et aux prie-Dieu, ainsi qu'à la fournaise, qui ne concourent à la beauté de ce tableau. Les prie-Dieu sont d'élégants petits meubles, couverts d'un velours rouge qui, de concert avec le tapis du chœur et la bordure festonnée des balustres, symbolise le précieux Sang. La fournaise, qui longe les deux côtés de la chapelle, est revêtue d'un gracieux *grillage* doré.

Mais l'objet le plus intéressant, le plus brillant de ce riche sanctuaire, consiste dans les peintures à fresque qui décorent les voûtes et les murs latéraux. Ces peintures, dit-on, sont dues à deux pinceaux différents. En effet, il ne faut pas une considération bien longue pour constater la chose. Le coloris n'est pas le même partout, ni la

conception des sujets. On remarque une touche particulièrement *ascétique* dans les figures qui sont peintes sur les murs de la nef. Plusieurs de ces compositions ont une couleur céleste et rappellent certaines Vierges de Raphaël, surtout dans les groupes des sept Vierges sages allant au-devant de l'époux avec leurs lampes allumées. Sainte Catherine de Sienne, sainte Agnès, sainte Cécile et sainte Rose de Lima m'ont paru, entre autres, des tableaux bien réussis. L'on voit aussi dans l'abside et dans les voûtes de belles et gracieuses peintures qui font songer aux fresques si distinguées de Notre-Dame de Lourdes de Montréal. La composition des prophètes (c'est du moins ce que j'ai cru comprendre), qui lisent et confrontent leurs visions touchant le Messie qui vient de naître, est une heureuse idée bien rendue par le peintre. Les petits tableaux du calice ou du ciboire débordant de sang divin, du jardin fermé de Salomon, de la délivrance de Joseph en Égypte et de plusieurs autres dont les noms et les sujets m'échappent dans le moment, sont d'un dessin élégant et d'un coloris délicat. En somme, tout ce travail artistique a du mérite et fait honneur aux deux peintres qui l'ont exécuté.

On voit que l'intelligence et le goût ont présidé au choix et à la distribution de toutes ces scènes bibliques, qui démontrent si sensiblement l'action du Saint-Esprit ou la divinité du Christ, Verbe de Dieu.

J'oubliais de dire que le maître-autel est tout à fait remarquable par sa matière d'un beau marbre blanc, et par sa forme à tours crénelées. Le fond de l'abside étant un peu sombre, la blancheur de cet autel n'en ressort que davantage. De chaque côté du tabernacle brillaient ce jour-là deux cœurs gracieusement formés par des lampions aux couleurs variées, dont l'un devait représenter le Cœur sacré de Jésus, et l'autre le Cœur immaculé de Marie. De chaque côté aussi de l'autel, vis-à-vis des colonnes, étaient figurées par un même jeu de lampions deux croix délicatement dessinées et faisant le plus charmant effet.

Je le répète, cette chapelle du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe offre un intérêt rare au visiteur qui l'examine. Les nombreux bienfaiteurs qui ont contribué à sa fondation et à son établissement se sentiront heureux et bien récompensés de leur générosité en la contemplant de leurs yeux.

Je compléterai peut-être l'intérêt de cette description en ajoutant que la communauté du Précieux-Sang compte maintenant près de trente ans d'existence. Elle est prospère et florissante, ayant déjà détaché de son tronc plusieurs branches pour les transporter à Montréal et à Ottawa. Il paraît qu'elle a le don d'attirer sous son toit les intelligences d'élite et les cœurs élevés. Les muses, qui d'ordinaire se complaisent dans le silence et la solitude, semblent aussi avoir de la prédilection pour cet asile de la prière et de la contemplation. La poésie et la peinture y luttent ensemble actuellement avec un succès qu'envierait plus d'un disciple d'Apollon dans le monde.

Mais, ce qui est encore plus digne d'attention, la Grâce et la Piété en ont fait surtout leur séjour favori. Elles répandent à flots les lumières et les consolations divines sur les âmes privilégiées qui l'habitent, tout en les faisant passer par le creuset de l'épreuve et par la voie royale de la croix.



UNIVERSITY OF MARYLAND LIBRARY
SERIALS ACQUISITION DEPARTMENT

Il
Fran
Mon
que
des r
La
geois
com
bon
dans
quer
de l
égli
égli
et d
sent



CONTRASTE DE DEUX SCÈNES

Il est un usage traditionnel chez le Canadien-Français : c'est, lorsqu'il lui est donné d'aller à Montréal, par affaire ou par promenade, de ne pas quitter la ville sans faire une visite à quelques-uns des nombreux sanctuaires qui la distinguent.

Le jeune homme comme la jeune fille, le bourgeois comme le cultivateur, l'homme de l'âge mûr comme le vieillard, chacun tient à se procurer le bonheur d'aller faire une petite prière au moins dans quelques-uns de ces temples. Les plus fréquentés, à raison de leur position, sont Notre-Dame de Bonsecours, Notre-Dame de Pitié, et la grande église paroissiale. Il fait si bon prier dans ces églises, surtout dans Notre-Dame de Bonsecours et dans Notre-Dame de Pitié. Il semble qu'on y sent mieux la présence de Notre-Seigneur... que

la sainte Vierge nous est plus visible, et qu'elle répond, pour ainsi dire, à notre prière.

Si le voyageur a quelque loisir, il se donne la satisfaction de faire une course dans la grande et belle ville, et de visiter ses nombreuses et intéressantes églises. Il faut le reconnaître à notre gloire nationale, c'est avec raison que l'on a, sous le rapport religieux, qualifié Montréal de "Rome de l'Amérique." Elle a son *parfum* comme la Ville Éternelle, et ses temples sont beaux et en grand nombre. Notre-Dame, le Gesù, Saint-Pierre, Bonsecours, l'Hôtel-Dieu, Saint-Joseph, Saint-Patrice, la Providence, Lourdes, le Sacré-Cœur, Nazareth, et quelques autres qui m'échappent, offrent au visiteur un intérêt très considérable. Lourdes est peut-être le bijou de tous ces sanctuaires, et l'on pourrait la baptiser *la Sainte-Chapelle* de Montréal. Ses peintures à fresque, dues au pinceau exercé de M. Bourassa, peuvent entrer en comparaison avec celles du même genre des églises d'Europe. On y remarque une statue de la Vierge qui fait songer à Bernadette en extase devant l'Immaculée Conception de Lourdes.

Le voyageur étant de retour au foyer, les membres de la famille ne manquent pas de l'interroger :

— Ce
— Bi
— To
— Bo
— As
— Tu
remords
Bonsec
Refr
Mais
n'ai pas
J'ai
Étant a
dans N
Ace en
surpris
exposé
lumière
et un g
une att
comme
je tâcha
en ado
le conte
se cou

— Comment a été le voyage ?

— Bien.

— Toujours beaucoup d'affaires à Montréal ?

— Beaucoup ; c'est prodigieux.

— As-tu visité quelques églises ?

— Tu le penses bien : j'aurais senti la pointe du remords si j'avais quitté la ville sans entrer à Bonsecours.

Refrain habituel de tous à chaque voyage.

Mais je m'aperçois que le récit s'avance, et je n'ai pas encore abordé le sujet de cet article.

J'ai donc fait comme les autres, moi aussi. Étant allé à Montréal, l'autre jour, je suis entré dans Notre-Dame de Pitié pour y réciter quelques *Ave* en l'honneur de la Mère désolée. A ma douce surprise, j'aperçus en entrant le saint Sacrement exposé sur l'autel. Ce dernier resplendissait de lumières, l'odeur de l'encens remplissait le temple, et un grand nombre de personnes priaient dans une attitude recueillie et respectueuse. Cette vue comme d'ordinaire m'impressionna doucement, et je tâchai de faire de mon mieux comme les autres en adorant et priant Notre-Seigneur. J'aimais à le contempler sur l'autel, assis comme sur un trône, se complaisant à nous regarder et à bénir les

âmes qui se trouvaient en sa présence. Il me paraissait véritablement chez lui, le Seigneur de la terre et du ciel, le Roi de l'univers.

Tout à coup il me vint à l'esprit un souvenir, qui fit un contraste frappant avec le spectacle que je voyais. La scène de l'*Ecce Homo* se présenta à mon imagination. Je vis Notre-Seigneur couvert d'un manteau écarlate, une couronne d'épines sur la tête et un roseau dans la main. Je vis ce que raconte l'Évangile : le Sauveur subissant les avanies et les humiliations les plus révoltantes.

Encore tout meurtri, tout sanglant du supplice de la flagellation, il est outragé de toutes manières. On se prosterne devant lui avec dérision, on se moque, on se joue de lui ; on le frappe sur la tête, et on enfonce de piquantes épines dans ce chef divin, qui n'avait pourtant formé que des projets d'amour pour l'homme...

Lisons le texte même de l'Évangile afin d'être plus dans la réalité :

“ En même temps les soldats du gouverneur, ayant amené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui la cohorte entière.

“ Et après lui avoir ôté ses habits, ils le couvrirent d'un manteau écarlate.

“ Puis
lacées,
dans la
lui, ils
disant :

“ Et
roseau
forme
et y en
ronné.

“ Ap
le man
remière
crucific

N'es
d'effroy
et enco
l'innoc
de l'ho
l'homme

Quel

Et,
Juif, r
qu'il p
révèle

citiant

Ah !

« Puis ayant fait une couronne d'épines entrelacées, ils la lui mirent sur la tête avec un roseau dans la main droite ; et fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient de lui et de sa royauté, en disant : Je vous salue, roi des Juifs.

« Et lui crachant au visage, ils prenaient le roseau qu'ils lui avaient mis dans la main en forme de sceptre, et ils lui en frappaient la tête, et y enfonçaient les épines dont ils l'avaient couronné.

« Après s'être ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent le manteau écarlate dont ils l'avaient revêtu, lui remirent ses habits, et l'emmenèrent pour le crucifier. »

N'est-ce pas, c'est quelque chose de hideux... d'effroyable ? L'homme n'est qu'un ver de terre, et encore un ver coupable. Notre-Seigneur est l'innocence même, la sainteté même, le Souverain de l'homme, son Créateur, son Rédempteur... et l'homme ose se jouer de lui !

Quel mystère ! quel abîme !

Et, ne l'oublions pas, le chrétien, comme le Juif, renouvelle cette scène affreuse chaque fois qu'il pèche mortellement. C'est saint Paul qui révèle cette vérité : *crucifigentes rursus* ; crucifiant de nouveau le Seigneur.

Ah ! comme cela montre bien la déchéance de

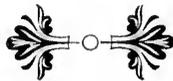
l'homme. Comme il faut que l'homme soit brisé pour se tromper à ce point ! Aussi la chute de l'homme et la rédemption sont deux mystères qui s'expliquent mutuellement, pour ainsi dire, qui s'illuminent l'un l'autre.

Si les Juifs qui ont fait souffrir Notre-Seigneur, revenaient sur la terre, et le revoyaient entouré d'hommages dans toutes les églises du monde, ils seraient frappés du contraste.

La parole prophétique de leur ancêtre, le roi David, se montrerait lumineuse à leur souvenir. *De torrente in via bibet ; propterea exaltabit caput ;* il boira dans le chemin de l'eau du torrent de sa passion, et c'est par là qu'il élèvera sa tête, qu'il sera exalté.

Oui, Notre-Seigneur est aujourd'hui glorieux, non seulement au ciel où il règne et régnera éternellement à côté de son Père, mais encore sur la terre.

Il trône sur nos autels. Il trône surtout dans les cœurs. Les peuples en foule le prient et l'adorent.



Ave
l'hiver
les étu
nombr

C'es
ce tem
se dor
que l'e
du bie
retire

Tan
cultur
avent
l'histo
les pe
partou



UN BEAU LIVRE

Avec les longues soirées de l'automne et de l'hiver reviennent les lectures plus fréquentes et les études plus suivies, du moins pour un certain nombre de personnes.

C'est bien en effet la meilleure manière de passer ce temps, et heureux ceux qui ont l'avantage de se donner cette douce satisfaction. C'est alors que l'on bénit la Providence de nous avoir gratifié du bienfait de savoir lire ! Quelle utilité l'on en retire pour soi et pour les autres.

Tantôt c'est une étude sur un sujet d'agriculture, de politique, d'astronomie, c'est une aventure ou la description d'une fête ; tantôt c'est l'histoire si intéressante de l'Église portant chez les peuples le flambeau de l'Évangile, disséminant partout ses institutions bienfaisantes, ou luttant

vaillamment contre toutes les puissances du mal. tantôt c'est l'histoire de son pays natal, toujours si pleine d'intérêt, où sont relatés les hauts et glorieux faits des ancêtres.

Heureusement ici, dans notre pays, grâce à nos nombreuses écoles élémentaires et à nos bibliothèques paroissiales, un grand nombre de personnes peuvent aujourd'hui se procurer le plaisir des lectures.

Ça été une heureuse idée de feu M. le grand vicaire Mailloux, l'apôtre de la Tempérance, de créer les bibliothèques en même temps que la société de la Croix. Moyennant trois ou quatre centins par année, un membre de cette société a droit de s'abonner à la bibliothèque en question, où il trouve une quantité d'excellents ouvrages moraux et religieux.

Rien d'agréable et d'instructif comme ces lectures au foyer domestique, de voyages, d'anecdotes, de vies de saints et de héros, où sont données les plus belles leçons de courage, de morale et de piété.

Mais le livre sur lequel je me propose d'attirer l'attention du lecteur et que je désire mettre en lumière dans le moment, ne figure point d'or-

dimain
d'un
lecteu
taire.

Il e
classi
étudia
même
les ho
de ch
religio
de la s

Ce
un ce
tromp
déjà,

“ Étuc
Cet o
grand
fond.
de Bo
philos
ordre,
sinous
des L

inaire dans les bibliothèques de paroisse. Il est d'un sujet et d'un style trop relevés pour les lecteurs d'une instruction simplement élémentaire.

Il convient plutôt à la jeunesse de nos collèges classiques. Il convient encore et surtout aux étudiants des professions libérales. Il convient même à la classe nombreuse aujourd'hui de tous les hommes instruits qui ont fait plus ou moins de chemin dans la vie, et dont l'instruction religieuse n'est pas malheureusement au niveau de la science professionnelle.

Ce livre, que je me permets de signaler avec un certain éclat, et dont le titre, je l'espère, ne trompera pas l'attente du lecteur qui le connaît déjà, est l'ouvrage d'Auguste Nicolas, intitulé : "Études philosophiques sur le *Christianisme*." Cet ouvrage, réellement remarquable, est d'un grand mérite sous le rapport de la forme et du fond. L'auteur, encore jeune membre du barreau de Bordeaux, s'est révélé par ce travail comme philosophe et apologiste religieux de premier ordre, et est digne de figurer à côté des Fraysinous, des de Maistre, des Ravignan, des Félix, des Lacordaire et des Mensabré. Voyez, entre

autres témoignages, au commencement du premier volume, les appréciations élogieuses qu'en font le Père Lacordaire et Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux.

La pensée de l'écrivain, souvent haute et profonde, est toujours limpide ; et son style, tantôt simple, tantôt figuré, tantôt sublime, est toujours clair, élégant, nerveux et rapide.

Il aborde avec aisance et souplesse les sujets les plus élevés de la métaphysique et de la psychologie. Les chapitres sur l'existence de Dieu, sur l'existence et l'immortalité de l'âme, sur les miracles et les prophéties, sur le péché originel, sur la divinité de l'Évangile et de Jésus-Christ, sont de véritables démonstrations, et après les avoir parcourus, on est tenté de s'appliquer les paroles de Pauline dans Polyeucte : *Je vois, je crois, je sais.*

Je me rappelle toujours avec plaisir l'impression vive et profonde que me fit cet ouvrage lorsque j'en pris connaissance pour la première fois. J'étais alors au collège, en philosophie, et il y a bien de cela plus de trente ans. Comme celui de la plupart des élèves, mon bagage de connaissances religieuses était fort léger, et j'étais loin de pouvoir me rendre compte comme il faut de l'économie de

UNIVERSITY OF MARYLAND LIBRARY
SERIALS ACQUISITION
301 MORTGAGUE AVENUE
COLLEGE PARK, MARYLAND 20742

la re
sur
myst
depu
probl
paru
De
fique
gusté
lumié
et ca
avan
nouil
d'imp
Il sa
et q
trouv
hum
De
Étuc
Ce
Il v
fois.
ouv
plus

la religion. Bien des ombres alors s'étendaient sur mon intelligence, bien des secrets et des mystères régnaient au fond de mon âme, qui, depuis, se sont éclaircis et dissipés. Comme le problème de l'accord de la raison et de la foi m'a paru bien résolu !

De plus, outre les qualités littéraires et scientifiques qui distinguent à un haut degré le livre d'Auguste Nicolas, et apportent à l'esprit de si vives lumières, il y règne un charme spirituel qui touche et captive le cœur. On sent que le philosophe, avant d'écrire ses lumineuses conceptions, s'agenouillait devant l'Auteur de tout don, le priant d'imprégner de sa grâce le fruit de sa pensée. Il savait que *Dieu donne sa grâce aux humbles*, et que le cœur humble, l'intelligence humble trouve mieux les chemins du cœur que la sagesse humaine.

De là encore une fois *le charme spirituel des Etudes philosophiques sur le Christianisme*.

Cet ouvrage a fait aujourd'hui ses preuves. Il vient d'être réimprimé pour la vingt-sixième fois. C'est réellement remarquable pour une œuvre aussi philosophique. Il a été traduit dans plusieurs langues étrangères, et les écrivains et les

orateurs le citent à l'envi. Évidemment, il a sa place dans la liste des meilleures productions littéraires de ce siècle.

Un conseil en finissant. Que les élèves de collège en hautes classes, et que les étudiants des professions libérales, me permettent de leur suggérer la lecture attentive du livre dont je viens de faire l'éloge. Ils se convaincront par eux-mêmes, je l'espère, de son mérite. Ils sont encore à l'entrée de la vie sociale, et bientôt ils auront à lutter contre les tentations qui assiègent souvent le cœur et quelquefois aussi l'intelligence au point de vue de la foi. Plusieurs, peut-être, obligés de prendre le chemin de l'étranger, entreront dans une atmosphère religieuse malsaine, où leur foi se trouvera plus d'une fois mise à l'épreuve.

La connaissance des "Etudes philosophiques" leur fournira plus d'un argument en faveur de la bonne doctrine, et contribuera en une large mesure à rendre leur foi plus vive et plus active.



UNIVERSITY OF MARYLAND LIBRARY
OF MARYLAND LIBRARY



Je v
sont en
livres à

Les E
comme

qu'il ne
Il en es

l'on pr
nous: p

nécessa
des alin

telle m
convien

suffisan
pour un

Mais



LES LECTURES

Je viens soumettre à la classe des lecteurs qui sont encore jeunes, quelques avis sur le choix des livres à lire ou à étudier.

Les lectures en général doivent être regardées comme une occupation plus ou moins importante, qu'il ne faut pas se permettre sans discernement. Il en est d'elles comme des aliments corporels que l'on prend pour entretenir la vie naturelle en nous; pour se donner une santé robuste, il faut nécessairement voir à la qualité et à la quantité des aliments dont on fait usage. Nous le savons, telle nourriture qui convient à un estomac ne convient pas à un autre; telle quantité qui est suffisante pour une personne faible, ne l'est pas pour une autre qui est valide.

Mais c'est un principe général, qu'il faut tou-

jours rechercher une alimentation saine, soit en substances fortes, soit même en substances légères. Et il est sage à une personne qui jouit d'une constitution vigoureuse de se nourrir habituellement des aliments les plus substantiels, afin d'entretenir et d'augmenter ses forces.

Eh bien ! pourquoi ne pas raisonner de la même manière par rapport à notre intelligence, à notre cœur ? Eux aussi, vivant d'une vie spéciale, ont une nourriture à prendre ; et cette nourriture doit être variée. Or, l'un des aliments de l'intelligence et du cœur est la lecture ou l'étude. Le Livre par excellence a proclamé cette vérité en une formule trop frappante pour ne pas la consigner ici. *L'homme*, dit Notre-Seigneur lui-même, *ne vit pas seulement de pain, mais aussi de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

Sans doute la première des paroles à lire ou à écouter est celle qui provient immédiatement de Dieu et de son interprète infallible, la sainte Église. Aussi bienheureux sont ceux qui peuvent se procurer l'avantage de lire la sainte Écriture dans le texte canonique ou dans les traductions légitimes ! Ils trouvent là la véritable *lumière* qui éclaire tout homme venant en ce monde.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

ils tro
vifie le
L'Éc
de fle
aux fr
Mais
écritur
sages e
religio
instruc
écrits
renfer
qui ill
cœur.
meille
procha
l'ordre
humain
toutes
n'est q
contre
Que
plation
ou les
Quel in

ils trouvent là l'aliment divin qui nourrit et vivifie les cœurs.

L'Écriture sainte est un immense jardin émaillé de fleurs les plus gracieuses et planté d'arbres aux fruits les plus savoureux et les plus fortifiants.

Mais il est une autre parole, il est une autre écriture que des hommes de génie, des hommes sages et vertueux, s'inspirant aux sources de la religion et de la morale, ont produite pour notre instruction et pour notre agrément. Ces livres, écrits souvent d'une manière très intéressante, renferment une doctrine véritablement céleste qui illumine et fortifie l'intelligence comme le cœur. On sent, en les lisant, que l'on devient meilleur, qu'on aime mieux le bon Dieu et le prochain ; on voit que la vertu n'est au fond que l'ordre observé, ordre reconnu par toute raison humaine et qui fait la beauté et l'harmonie de toutes choses ; on reconnaît que le vice à son tour n'est que la violation de cet ordre et un attentat contre notre repos et notre bonheur.

Quel intérêt, par exemple, à lire les contemplations de Fénelon sur les merveilles de l'univers, ou les *Élévations* et les *Oraisons* de Bossuet ! Quel intérêt à lire les *Pensées* de Pascal, les *Con-*

férences de Frayssinous, de Félix, de Lacordaire, de Monsabré ! Quel intérêt à lire le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, les *Soirées* de de Maistre, les *Histoires de l'Église* de Darras et de Rohrbacher, les ouvrages de Louis Veuillot en général ! Quel intérêt à lire et à relire ces chefs-d'œuvre de poésie nommés *Esther*, *Athalie* ! Et que d'autres ouvrages immortels, tant anciens que modernes, ne pourrais-je pas signaler ici ?

Mais, me dira peut être certain lecteur, vous nous citez là des œuvres inaccessibles à l'intelligence du commun des mortels, et trop dispendieux pour les bourses ordinaires. C'est possible. Alors si votre instruction et vos moyens pécuniaires ne vous permettent point d'entrer dans les palais et dans les sanctuaires de la littérature, vous pouvez vous abonner aux bibliothèques paroissiales où, pour la modique somme de quelques centins, vous trouverez une quantité d'excellents livres historiques, moraux et religieux. Notre siècle a cela de glorieux, c'est qu'un bon nombre de ses écrivains des deux sexes consacrent leurs loisirs et leurs talents à composer des ouvrages littéraires à la portée de l'instruction élémentaire. Les Devoille, les Lamothe, les Fleuriot, les Bourdon, les Craven

marche
Séguar,

Notre
Faillon
dans ne
neau, su
absente
inventi
être lae
collège
est ami
sentime

A pr
serait p
romans
pays. C
quelqu
journal
longter
qui pas
et qui c
dans le
et je
consta
bourbi
d'un je

marchent sur les traces des prélats Gauvre et Ségur, qui ont ouvert le chemin.

Notre histoire nationale par Garneau, Ferland, Faillon, etc., devrait avoir naturellement sa place dans nos bibliothèques de paroisse. Celle de Garneau, surtout, étant plus complète, n'y saurait être absente. Cette histoire, véritable épopée qu'aucune invention épique ne surpasserait en intérêt doit être lue et étudiée au foyer domestique comme au collège et au couvent. Plus que toute autre, elle est animée d'un souffle patriotique et forme le sentiment national.

A propos de bibliothèques paroissiales, il ne serait peut-être pas inutile ici de dire un mot des romans malsains qui ont maintenant cours au pays. Chose déplorable, ces romans se glissent quelquefois dans la famille par le moyen de nos journaux et de nos revues. Il n'y a pas bien longtemps encore, en ouvrant un journal canadien qui passe pour l'interprète des bonnes doctrines et qui de fait est un journal catholique, je remarque dans le feuilleton quelques mots qui me frappent... et je poursuis... Je ne suis pas longtemps sans constater que je suis au milieu du récit d'un borbier moral où le cœur d'une jeune fille ou d'un jeune homme ne pouvait que se souiller.

Eh bien ! c'est là, encore une fois, une autre chose déplorable. Les directeurs des journaux catholiques devraient, avant de publier un feuilleton, s'assurer de sa moralité.

Relativement aux romans en général, il est bien étonnant de voir tant de jeunes filles instruites, formées dans les couvents à la vie sérieuse, et aux belles vertus qui ornent leur sexe, se permettre si facilement la lecture de ces ouvrages de fiction. Que de temps elles perdent à lire tant d'intrigues et tant d'aventures imaginaires ! Encore si tout cela n'avait que le défaut d'être vain ! Mais malheureusement le poison est plus ou moins répandu dans cette nourriture intellectuelle. Par suite souvent le cœur perd sa pureté, et l'intelligence quelquefois sa lumière et sa foi.

Ah ! soyons donc sages, et gardons-nous bien de goûter aux fruits mortels. Approchons plutôt nos lèvres des aliments sains et substantiels qui, tout en développant notre esprit, fortifieront notre cœur et activeront notre volonté pour le bien.



UNIVERSITY OF WATERLOO LIBRARY



Un T

Voie
sant.

le bonh
paroles

qu'ils o
Frères

du. ran

toutes
éducate

fiction

les exe

avec un
imposa

splendi
depuis

D'élé
de gra



Un Triduum à Saint-Grégoire de Nicolet

Voici des jours favorables, voici des jours de salut. Les paroissiens de Saint-Grégoire ont eu le bonheur de voir se réaliser pour eux ces belles paroles de la sainte Écriture. Grâce à l'avantage qu'ils ont de posséder au milieu d'eux une école des Frères du bienheureux de la Salle, ils ont joui du rare privilège du *triduum* célébré dans toutes les contrées où sont établis ces vénérables éducateurs de la jeunesse, à l'occasion de la béatification récente de leur illustre fondateur. Tous les exercices de ces jours de fête ont été suivis avec un grand intérêt. Le temple, déjà si beau, si imposant par lui-même, avait reçu une décoration splendide, telle qu'il n'en avait pas encore vu depuis son érection.

D'élégantes banderolles, de riches bannières et de gracieuses oriflammes aux couleurs et aux

formes variées, étaient distribuées avec goût dans les diverses parties de l'église. On voyait çà et là sur les murs, sur les pilastres et dans le chœur des inscriptions pleines d'intérêt, relatives aux mérites et à la gloire du héros de la solennité. Au fond du sanctuaire et au-dessus de l'autel, entre deux armoiries de l'institution, était représentée sur une grande toile la glorification du bienheureux de la Salle; et dans le chœur, près des balustres, reposaient les saintes reliques sur un élégant petit autel dressé pour la circonstance. Le soir, éclairé par un feu de lampions aux couleurs diverses, ce monument était des plus gracieux à voir.

Comme à l'ordinaire, les trois autels de l'église avaient été élégamment décorés par les religieuses de l'Assomption.

Le plain-chant et les morceaux en musique ont été exécutés pour la première fois par les élèves des Frères. Il est juste de mentionner que leur coup d'essai a été très heureux, et les paroissiens espèrent qu'ils auront la bonne fortune de les entendre encore de temps en temps.

L'éloquence n'a pas joué le rôle le moins brillant dans le cours de ce solennel *triduum*. M. le curé de la paroisse s'était procuré le concours de pré-

dicateurs de renom, dont deux du diocèse des Trois-Rivières, M. Cloutier, chanoine et curé de la ville trifluvienne, et M. le chanoine Béland, de l'évêché ; et deux de notre diocèse, le très révérend messire Suzor, vicaire général, et M. Bruno, directeur du séminaire de Nicolet. Ce dernier ouvrit la série des exercices sacrés par un charmant panégyrique du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle. Il a été particulièrement heureux dans la description de l'enfance et de la jeunesse du saint, ainsi que dans le tableau de ses grandes épreuves.

Il fit dans l'après-midi de ce premier jour un émouvant sermon sur les grandes vérités de la religion, à l'adresse des jeunes garçons de la paroisse et des élèves des Frères et du couvent, qui mettaient à profit les exercices du *triduum* pour faire une retraite. M. le curé des Trois-Rivières lui succéda par une apologie des écoles dites congréganistes. Il fit un parallèle des plus intéressants entre ces écoles dirigées par des religieux et celles tenues par des maîtres laïques !

Il démontra, pièces justificatives en main, l'excellence et la supériorité sous tous les rapports des écoles chrétiennes dans notre mère patrie.

M. Béland vint en quatrième tour avec un

excellent discours sur la grâce de la vocation ; les considérations sur l'obligation pour tous de suivre la voix de Dieu lorsqu'elle nous appelle, ainsi que les moyens à prendre pour connaître la volonté divine, ont beaucoup intéressé l'auditoire.

M. le grand vicaire Suzor couronna cette série d'éloquentes instructions par deux discours remarquables, dont l'un à la messe solennelle du troisième jour, qui se trouvait le dimanche, et l'autre à l'office des vêpres.

Le premier avait pour sujet l'éducation de l'enfant, sous le triple rapport physique, intellectuel et moral. Le second discours fut fait à l'occasion de la bénédiction d'une très belle statue de saint François d'Assise, que M. le curé de Saint-Grégoire avait fait venir de Montréal pour intéresser la piété des tertiaires de sa paroisse. M. le grand vicaire a dit là quelques mots de circonstance, et a fait un heureux rapprochement entre saint François d'Assise, fondateur du Tiers-Ordre, et le bienheureux de la Salle, fondateur des Écoles chrétiennes.

La grand'messe de ce dernier jour fut chantée par le révérend messire Panneton, dont la faible santé n'avait pas permis depuis très longtemps de

UNIVERSITY OF WATERLOO LIBRARY

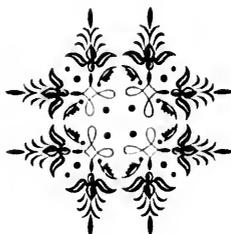
celé
M. G
vica
curé
Angè
curé
les a
hono
du
la p
minis
prés
venus
Mont
No
arrière
des fé
qu'elle
Les
nomb
dans
intelle
honne
reçoiv
pour l

colébrer aucun office public. Il était assisté de M. Gouin, vicaire de Nicolet, et de M. Longval, vicaire de Saint-Grégoire. MM. les abbés Lebrun, curé de Saint-Célestin, Carufel, curé de Sainte-Angèle, Lessard, curé de Saint-Wenceslas, Tessier, curé de Sainte-Monique, étaient venus, ainsi que les autres révérends Messieurs déjà mentionnés, honorer de leur présence les exercices du *triduum*, et partager avec les desservants de la paroisse de Saint-Grégoire les labeurs du ministère. On remarquait aussi avec bonheur la présence d'un bon nombre de Frères étrangers, venus de la Baie-du-Febvre, d'Yamachiche, de Montréal, des Trois-Rivières et de Nicolet.

Notre jeune fanfare n'a pas voulu rester en arrière, et a donné sa bonne note dans ce concert des fêtes du *triduum*. On remarque avec plaisir qu'elle fait tous les jours des progrès sensibles.

Les fils du bienheureux de la Salle, qui sont si nombreux aujourd'hui et qui font tant de bien dans le monde par leur enseignement moral et intellectuel, doivent être heureux de tous ces honneurs rendus à leur illustre fondateur. Ils reçoivent là une belle récompense de leurs sacrifices pour la jeunesse, et un encouragement pour con-

tinuer leur vie d'abnégation et de dévouement. D'un autre côté, les fidèles, témoins de ces solennités, participent à la joie et au bonheur de ces bons et pieux instituteurs, et remercient le ciel de leur avoir fourni une nouvelle occasion de mieux apprécier les services immenses qu'ils rendent à leurs chers enfants.



dévouement.
le ces solen-
heur de ces
ent le ciel de
on de mieux
s rendent à

UNIVERSITY OF WATERLOO LIBRARY



L'ABBÉ THOMAS MOREAU

6.V.2

L'

J'ét
notre
patern
Bie
aux ch
la con
impor
d'étud
la *Cro*
barre,
qui s'
par le
Ent
évoqu
figure
deux,



L'ABBÉ THOMAS MOREAU

J'étais à causer, l'autre jour, avec un ami sur notre bon vieux temps de collègue, ce second foyer paternel du jeune homme.

Bien des souvenirs relatifs aux personnes et aux choses, se présentèrent à notre esprit durant la conversation : les événements plus ou moins importants qui avaient eu lieu durant notre cours d'études, les promenades au *Lac* et les glissades à la *Croix*, les tournois aux jeux de *paume* et de *barre*, les séances académiques, enfin les élèves qui s'étaient le plus signalés par leurs talents et par leurs succès.

Entre autres personnages dont nous aimions à évoquer le souvenir, était l'abbé Moreau, qui figure en tête de cet article. On s'accordait tous deux, mon ami et moi, à dire que cet abbé était

la figure peut-être la plus remarquable de toutes celles qui ont passé sous le toit du séminaire de Nicolet. Puis on regrettait cette mort prématurée arrivée dans la force de l'âge et du talent. Quelle belle partie de sa carrière encore à parcourir ! Quel bien n'eût il pas fait dans l'espace de vingt ans ! Un autre regret se mêlait à celui-là : on trouvait que cet homme si distingué n'avait pas encore reçu un hommage digne de sa valeur et de son mérite. Quelques plumes avaient bien décerné à la hâte des louanges certainement justes ; mais ces notices manquaient d'ordre, n'avaient pas de vue d'ensemble, et plusieurs traits de la vie de l'illustre professeur du séminaire de Nicolet avaient été laissés dans l'ombre ou n'avaient été qu'à demi dessinés.

A la suggestion pressante de mon interlocuteur ami, je viens donc essayer ici de remplir cette lacune.

Je ne le fais pas, toutefois, sans éprouver un sentiment d'inquiétude ; car, d'un côté, je connais le haut mérite de notre cher ami défunt, et de l'autre je connais aussi mon peu de titres à entreprendre une pareille tâche. N'importe, je tente l'aventure, guidé par un sentiment d'amitié

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

et de j
si je p
que le
défun

L'al
de col
fit so
pourt
le con
il éta
même
les di

Il s
frères
Il rép
ces de
supér
langu

Ar
pour
les co
rang
comp
eux,
rang

et de justice. Heureux et bien récompensé serai-je, si je puis intéresser quelque peu les lecteurs, ainsi que les chauds et nombreux amis de l'illustre défunt.

L'abbé Moreau était un de mes contemporains de collège. Je me rappelle encore la sensation que fit son entrée dans le séminaire. Il n'avait pourtant pas un extérieur bien imposant ; c'était le contraire plutôt qui se faisait remarquer. Mais il était reconnu déjà pour un élève intelligent, même très intelligent. L'avenir confirma bientôt les dires de la renommée.

Il se plaça tout de suite à la tête de ses confrères, et fit deux classes en une seule année. Il répéta le même jeu l'année suivante. Dans ces deux années, il manifesta une intelligence supérieure dans l'étude et la connaissance des langues latine et grecque.

Arrivé en belles-lettres, il montra son aptitude pour la composition littéraire, et toujours, dans les concours hebdomadaires, il arrivait au premier rang. Aussi ses confrères avaient fini par ne plus compter avec lui. Ils tâchaient de lutter entre eux, et lorsque l'un d'eux s'élevait au second rang de la classe, il se croyait au premier. Leur

condisciple était donc regardé comme tout à fait hors de concours.

En science, en philosophie intellectuelle surtout, notre ami donna la mesure de son intelligence distinguée. Il dévora les cours classiques qui étaient dans les mains des élèves, et fit voir bientôt à ses professeurs qu'il fallait à cette vaste intelligence des études plus étendues et plus sérieuses.

Son cours d'études fini et ayant décidé d'entrer dans l'état ecclésiastique, les messieurs du séminaire s'empressèrent de lui offrir l'enseignement dans une classe. Mais l'embarras était grand. Quelle classe lui donner ? Celle des lettres ou des sciences ? Il était extrêmement apte à enseigner dans les deux genres. On se décida pour la première. Il fut successivement professeur de belles-lettres et de rhétorique.

Ayant alors la liberté de regarder dans les grands cours de littérature de la bibliothèque du séminaire, il parcourut rapidement tout ce champ des lettres : La Harpe, le Batteux, Rollin, Blair, Quintilien, Mgr Dupanloup, et plusieurs autres dont les noms m'échappent. Il apprit par cœur une grande partie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Cicéron, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Bossuet, de Fénelon, de Molière et de Boileau.

Aussi, après deux ou trois ans d'enseignement, c'était prodigieux de l'entendre dissenter sur la littérature.

Les élèves qui ont fait sous sa direction leur cours de belles-lettres et de rhétorique, ne tarissent pas en éloges sur les explications et les conférences qu'il leur donnait.

Avec cela notre abbé s'exerçait aux compositions en vers et en prose. Il écrivait à un ami aussi facilement dans la langue des dieux que dans celle des simples mortels ; et les vers latins, voire même les vers grecs, tombaient de sa plume comme les vers français.

Après une douzaine d'années d'enseignement dans les lettres, on jugea à propos de lui confier l'enseignement important de la philosophie intellectuelle. Le vaillant professeur accepta volontiers la position nouvelle, et se livra avec un redoublement d'ardeur à l'étude de la philosophie.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les cours classiques modernes et les avoir scrutés et analysés, il ne se sentit pas satisfait. Il lui fallait quelque chose de plus complet, de plus étendu, de plus élevé. Il ouvrit donc le livre du philosophe des philosophes, le livre du théologien des théologiens, la fameuse *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

A peine eut-il entrevu le plan de cet incomparable ouvrage — l'existence de Dieu, le mouvement de l'âme vers Dieu, le Christ, voie par laquelle l'âme s'élève et s'unit à Dieu — à peine, dis-je, eut-il entrevu ce magnifique plan de la création et de la Rédemption, véritable clef du mystère de la vie, qu'il fut ravi et tourmenté d'une faim et d'une soif de l'étude de saint Thomas, telles qu'il en perdait presque le boire et le manger.

Il était constamment préoccupé de sa chère *Somme*. Il avait toujours le regard de la pensée vers ces horizons splendides de la vérité et de la foi. Il ne parlait plus enfin que de saint Thomas.

Il me disait souvent : “ Mon cher ami, vous ne sauriez croire combien cette étude me fait du bien. Non seulement j'y acquiers des connaissances et des lumières pour mon esprit, mais j'en retire encore un grand amour pour Dieu. Jamais je ne me suis senti aussi dévot.”

Aussi, quand l'occasion s'en présentait, qu'il était beau de lui entendre développer une thèse de la *Somme* ! Son œil s'animait, sa voix s'élevait graduellement, sa figure, d'ordinaire terne, pâle, se colorait quelque peu, sa phrase prenait une allure éloquente, et l'on restait sous le charme de cette effusion savante.

Quelquefois, dans un cercle de confrères ou d'amis, la conversation tombait sur quelque sujet d'histoire, de philosophie, de théologie, de politique, etc. ; chacun prenait part à la conversation, émettait son avis.

L'abbé, placé dans un coin de la salle, suivait silencieux les commencements de la joute. Lorsqu'il venait à remarquer quelque appréciation risquée, boiteuse, il entrait tout doucement dans l'arène, et tentait avec calme de rectifier l'avancé. Si l'interlocuteur avait le courage de regimber quelque peu, l'abbé, de son côté, augmentait quelque peu le ton et serrait de près son raisonnement. A ce moment-là, plus d'un discutant se retirait de la lutte ; on écoutait avec surprise et intérêt l'explication lumineuse donnée par le savant professeur. Et si, par malheur pour un ou deux champions qui osaient résister, la discussion menaçait de se prolonger, alors le célèbre abbé donnait un fort coup d'aile et s'élevait à des démonstrations d'une grande hauteur. Il déployait toutes les ressources de son savoir : l'histoire, la philosophie, la théologie, la poésie, étaient tour à tour exploitées, suivant le sujet et le besoin, d'une manière admirable, et bientôt les derniers lutteurs

succombaient... La voix seule du redoutable athlète se faisait entendre, et alors se vérifiait le fameux vers de Virgile :

Continere omnes, intentique ora tenebant.

Heureux encore les témoins du spectacle, lorsqu'ils avaient pu saisir toute la suite et tout l'enchaînement de la savante réplique !

L'abbé Moreau avait une de ces organisations exceptionnelles qui se rencontrent de temps à autre à de rares intervalles. Il réunissait un nombre remarquable de qualités diverses, même opposées. Quand deux ou trois de ces talents se trouvent chez un individu, on le remarque, on le signale : il passe pour un homme plus qu'ordinaire.

Mais que dire d'un homme qui aborde tout à la fois avec succès : philosophie et musique, peinture et linguistique, histoire, théologie, botanique, voire même *photographie* ? C'est quelque chose de merveilleux !

Comment expliquer ce mystère d'un philosophe qui, après s'être longtemps absorbé avec délices dans l'étude sèche des principes de la logique ou de la métaphysique, se livre ensuite avec plaisir à l'étude sentimentale de la musique ? Comment expliquer le mystère d'un homme qui laisse la

palet
il fai
passi
l'itali
l'abbé
J'a
ouvra
Or
domi
pliqu
affiru
exist
peint
touch
que,
serai
En
dans
voja
pays
son
d'un
sain
C
étu

palette du peintre, qu'il affectionne et avec laquelle il fait d'excellents tableaux, pour se jeter avec passion sur l'étude d'une langue étrangère, comme l'italien, l'allemand, le grec, le latin, l'hébreu, l'abénaquis ?

J'ai souvent surpris notre abbé à lire des ouvrages d'astronomie en langue italienne.

On a dit et on redit encore que la faculté dominante de notre ami était un esprit philosophique, c'est possible. Je crois cependant pouvoir affirmer, de mon côté, que le sentiment artistique existait chez lui à un haut degré. A voir les peintures qu'il a exécutées, et la manière dont il touchait l'orgue, on peut conjecturer avec raison que, sous des maîtres et avec un long travail, il serait allé très loin dans ces deux arts.

En entrant dans sa chambre, on se serait cru dans l'atelier d'un peintre de profession. On voyait, suspendus aux murs, de jolis et gracieux paysages de Nicolet, dus à son inspiration et à son pinceau. On remarquait aussi une belle copie d'une des Vierges de Raphaël, et une autre de sainte Thérèse, toutes deux faites de sa main.

Quelqu'un lui ayant demandé un jour où il avait étudié la peinture, il répondit avec un petit air

moqueur "qu'il n'avait rien appris de personne, et qu'en conséquence il *devait avoir la gloire d'une seconde invention de cet art.*"

Sur l'orgue ou sur le piano, il exécutait des pièces passablement difficiles. Il lisait très facilement la musique et goûtait vivement la beauté musicale des grands maîtres. Il avait étudié Mozart, Haydn, Beethoven, Handel, Rossini, Mendelssohn, etc., etc. Il dissertait sur le mérite et le caractère de chacun comme sur les principes de la *Somme*, comme sur le mécanisme des langues. Il paraît qu'il avait aussi fait l'essai du royal instrument nommé violon ; mais il n'avait pas réussi là comme sur le clavier.

Il me disait, un jour, qu'il avait essayé de *jouer de l'archet*, mais que, ne se sentant pas dans le temps de dispositions pour cet instrument, il remettait à le faire *plus tard*. Heureusement qu'il est mort sans avoir accompli son projet !..

Les élèves du séminaire et les nombreux étrangers qui le visitent regardent avec plaisir un parterre de forme circulaire, qui se trouve devant la maison. C'est une espèce d'Éden, émaillé des fleurs les plus rares et les plus variées. Il a été formé par notre abbé, il y a plusieurs années.

Au re
refair
le thé
la bot
l'ordre
les pla
il épr
s'occu
fleurs
avec
entrev
Ces
duites
peu co
qui es
No
temp
deux
pour
l'autr
A
une
long
avec
Il

Au retour de la belle saison, il s'empressait de le refaire et de le cultiver de son mieux ; c'était là le théâtre aimé de ses récréations. Ayant étudié la botanique d'une manière spéciale, connaissant l'ordre admirable avec lequel le Créateur a produit les plantes, la vertu et l'utilité données à chacune, il éprouvait la plus douce des jouissances à s'occuper ainsi dans son parterre. La vue des fleurs ravissait son âme sensible, et, de concert avec ses méditations philosophiques, lui faisait entrevoir la sagesse et la beauté divines.

Ces suaves impressions, ainsi que celles produites par la musique et la peinture, n'ont pas peu contribué à lui donner cette sensibilité exquise qui est l'apanage de tous les grands écrivains.

Notons, en passant, qu'il avait encore trouvé le temps, à travers ses mille occupations, de faire deux magnifiques herbiers, dont l'un, je crois, pour le couvent de l'Assomption de Nicolet, et l'autre pour son *Alma Mater*.

A propos de sensibilité, laissez-moi vous faire une petite digression, disons même une assez longue digression ; digression néanmoins qui cadre avec la nature de mon sujet.

Il est certain que l'on se ressent plus ou moins

du milieu où l'on vit. Un beau site, un riant séjour contribue à donner au caractère un fond de poésie et de sentiment artistique; comme aussi une demeure sombre et dénuée de paysage n'engendre guère d'imaginations poétiques. Si, pour prendre un exemple récent, Chateaubriand ne fût pas né à Saint-Malo, sur les bords de la mer, en face de ces horizons vastes et mystérieux que présente l'Océan, et que, au contraire, dès son enfance et son adolescence, ses yeux n'eussent considéré que des landes ou les glaces de la Sibérie, croit-on qu'il eût eu ce talent poétique qui le distingue comme écrivain à un si haut degré, et qui lui a fait écrire ce livre magistral que l'on appelle le *Génie du Christianisme*?

Virgile, le styliste modèle entre tous les stylistes, est né à Mantoue, gracieuse contrée de l'Italie, et a passé une grande partie de sa vie à Naples dont on a dit : Voir Naples et mourir.

Or Nicolet, *qu'embellit la nature*, est au nombre de ces lieux favorisés du ciel. Ses grands pins, sa jolie rivière avec ses îles gracieuses et ses coteaux pittoresques, ses ormes ombreux, fascinent les yeux du jeune homme qui contemple pour la première fois cette contrée.

O Nicolet, qu'embellit la nature,
Qu'avec transport toujours je te revois !
Sous le frimas comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois.

L'écolier est surtout captivé et enchanté par les bocages et les jardins qui entourent le séminaire. Quel est, en effet, le Nicolétain qui n'emporte pas avec lui le souvenir du *Bois de l'Académie* ? Ce bois est la forêt primitive que l'on a modifiée et transformée en une espèce de *Bois de Boulogne*.

Des travaux considérables, et que l'on pourrait appeler des travaux du gouvernement, ont été exécutés là, sous la direction d'un des directeurs actuels du séminaire de Nicolet, M. l'abbé Douville, aujourd'hui supérieur du séminaire, et jadis professeur distingué.

Ces travaux consistent en avenues, chemins, allées, sentiers portant des noms historiques chers aux Nicolétains. Le bois est fréquenté par les élèves de temps à autre, dans des circonstances particulières ; c'est une faveur accordée au mérite ou donnée comme encouragement.

Il est un jour surtout dans l'année où la visite à l'Académie fait impression dans la vie de l'écolier : c'est le jour de la fête nationale, le jour de la Saint Jean-Baptiste. Il est de tradition que,

ce jour-là, les membres de la société littéraire vont solennellement célébrer la fête de la Patrie dans l'enceinte ombragée de l'Académie. Comme nous le savons, la fête de la Saint-Jean Baptiste tombe au 24 juin, dans la partie la plus belle, la plus joyeuse, la plus ensoleillée de l'année. D'ordinaire, la température est splendide. Le soleil se joue avec ses rayons dans les feuilles vertes de l'orme et de l'érable, les oiseaux gazouillent dans le feuillage, le silence règne comme dans une forêt solitaire. On dirait une vision de l'île de Calypso chantée par Fénelon.

La séance commence dans l'enceinte elliptique si connue de l'Académie nicolétaine. Elle est présidée par trois élèves : un président, un vice-président et un secrétaire : trois personnages qui prennent leur rôle au sérieux, je vous l'affirme. En cette circonstance-là, les ecclésiastiques, voire même les directeurs du séminaire, sont confondus comme d'humbles mortels dans le jeune auditoire.

On récite le *Veni Creator* et l'*Ave Maria* ; puis le président se lève avec majesté et commence à parler. Les yeux sont attentifs et les cœurs émus. " Messieurs, dit-il, depuis longtemps nos cœurs et nos yeux soupiraient après l'aurore de

ce beau jour. Ce matin, dans le sanctuaire sacré, nos âmes ont fait monter vers le ciel une prière ardente pour la patrie ; nous avons demandé à l'illustre saint Jean-Baptiste de continuer de bénir notre beau pays, de le protéger contre ses ennemis et de le faire avancer rapidement vers les destinées glorieuses que lui réserve la Providence..."

Après le président, viennent le vice-président, le secrétaire et bon nombre d'autres orateurs.

La poésie et l'éloquence se donnent carrière, et la patrie est chantée sous tous ses points de vue, depuis l'autel du sanctuaire et le clocher du village, jusqu'au vieil escalier de la maison paternelle et au petit nid d'oiseau que nos yeux d'enfant ont aperçus pour la première fois.

Notre poète national, Louis Fréchette, en sait quelque chose. Les muses lui ont fait chanter là des hymnes qui ne dépareraient pas sa *Légende d'un peuple*. J'ai entendu, depuis ces jours déjà lointains, la voix puissante de Joseph Turcotte, l'éloquence magique de Thomas Loranger et de M. Chapleau. Eh bien (le dirai-je ?), ces grandes voix de nos tribuns canadiens ne m'ont pas fait oublier les impressions délicieuses produites par les discours de ces contemporains de collège, qui

me faisaient songer alors aux orateurs de la Grèce et de Rome, à Démosthène et à Cicéron. Aussi, j'imagine que si Socrate, Platon, Pindare, Démosthène revenaient à pareille époque sur la terre nicolétaine, leurs mânes seraient frappées du spectacle. Elles aimeraient à se promener dans ce bois de l'Académie qui leur rappellerait si vivement le jardin d'Académus avec ses philosophes, ses orateurs, ses poètes et ses bocages.

Mais je sens que les charmes du souvenir m'entraînent loin, et me font oublier un peu mon sujet. Je conclus donc ma digression en redisant que les lieux où l'on est né, où l'on a vécu, se déteignent sur notre caractère, et que l'abbé Moreau a dû, comme tant d'autres, ressentir les influences heureuses de la belle nature de Nicolet.

Quant à son érudition, il avait évidemment les qualités et les éléments qui concourent à faire l'homme savant.

Une petite anecdote à l'occasion.

L'ancien évêque des Trois-Rivières, Mgr Cooke, était un esprit cultivé dans les lettres. Il avait eu l'honneur, autrefois, de faire la classe de rhétorique au séminaire de Québec. Depuis, il avait cultivé les muses à ses heures; aussi il

écrivait d'une manière peu ordinaire : son style était précis, coulant, limpide. Il excellait dans le genre épistolaire.

MM. les curés qui ont de ses lettres entre leurs mains, peuvent parler à l'appui de mon dire.

Il entendait fort bien aussi la critique littéraire. Il avait exercé son jugement sur le mérite des écrivains anciens et modernes, et en parlait avec une connaissance qui s'imposait.

Étant un jour (j'étais jeune prêtre alors) à causer avec lui sur la littérature et les sciences, sur la difficulté de devenir savant, il me fit cette interrogation :

— Savez-vous ce qu'il faut pour faire un savant ?

La question me surprit tout d'abord, et je balbutiai une réponse telle quelle. Je lui dis, je crois, qu'il fallait une bonne intelligence et un long travail.

— Pas trop mal, dit-il ; mais ce n'est pas parfait. Pour devenir un savant dans la force du terme, il faut trois grandes choses : l'intelligence, le travail et la mémoire.

La mémoire ! me dis-je à moi-même intérieurement, je n'y pensais guère.

— Oui, il faut ces trois choses, continua mon

vénérable interlocuteur ; et l'une d'elles manquant, l'homme qui étudie ne peut devenir un savant. Maintenant, dites-moi laquelle de ces trois choses est la plus importante ?

Hein ! nouvel embarras. Je me risquai encore cependant, et je répondis que c'était l'intelligence.

— Vous vous trompez, me dit le prélat : c'est la mémoire.

La mémoire ! me dis-je encore une fois.

— Soyez intelligent et étudiez tant que vous voudrez, si vous n'avez pas de mémoire, vous travaillerez en vain : *vous mettez de l'eau dans un panier percé*. Vous oubliez à mesure ce que vous étudiez, et peu à peu vos connaissances se nuagent et finissent par s'évanouir.

La réflexion venant, je finis par me rendre aux remarques de Sa Grandeur, et je vis se réaliser de temps à autre cette observation qui me parut d'abord si originale.

Revenant à notre illustre ami, nous pouvons dire à l'aise qu'il avait au suprême degré les trois choses en question.

Quelle intelligence que la sienne ! quelle en était la vivacité et l'étendue ! quelle en était la pénétration !

Et p
si fort
Les v
Les li
de mu
de tra
de cou
assuré
en six
surtou
travail
A c
la fan
être la
J'en a
Morea
il rete
A tou
citait
en gr
littér
saint
mon
une
disco

Et puis quel travail pour développer cet esprit si fort ! Les jours et les nuits y étaient consacrés. Les volumes étaient dévorés en quelques jours. Les livres scientifiques succédaient aux ouvrages de musique ou de poésie. Le tout était entremêlé de travaux en peinture, d'exercices en musique, de courses aux insectes et aux plantes. On m'a assuré qu'il avait lu la grande histoire de Darras en six mois. C'est quelque chose d'incroyable, surtout si on considère qu'il faisait avec cela le travail de sa classe.

A ces deux éléments de l'érudition, il joignait la *fameuse* faculté de la mémoire. C'était peut-être la plus prodigieuse des trois choses exigées. J'en appelle ici à tous ceux qui ont connu l'abbé Moreau. Sa mémoire était vraiment phénoménale, il retenait tout ce qu'il lisait ou entendait dire. A tout bout de champ, dans la conversation, il citait toutes sortes d'auteurs. Il paraissait savoir en grande partie par cœur, outre les classiques littéraires et scientifiques, l'Écriture sainte, les saints Pères, l'histoire de l'Église et l'histoire du monde en général. Aussi, quand il venait à faire une dissertation sur un sujet quelconque, son discours ne languissait pas. Les idées et les faits

marchaient prestement, l'expression technique ne faisait pas défaut, et l'intérêt allait toujours croissant.

L'abbé Moreau était donc, dans toute l'étendue du mot, un érudit, un savant.

Quant à la mesure de son savoir en philosophie intellectuelle, je ne saurais le dire, me reconnaissant tout à fait incompetent en pareille matière. D'autres sans doute le feront un jour pour moi.

En théologie, je crois pouvoir affirmer qu'il était fort. Outre la *Somme*, qu'il scrutait sans cesse, il étudiait d'ordinaire Suarez, Pétau et quelques autres auteurs de cette valeur-là. Dans les conférences ecclésiastiques, comme dans d'autres discussions moins solennelles, il se faisait toujours remarquer par une élévation de pensée, une ampleur de vue, une clarté et une profondeur d'argumentation qui faisaient bien voir qu'il avait étudié aux sources de la science divine.

Nous avons déjà vu qu'en lettres notre abbé avait fait sa marque, du moins comme érudit.

Mais était-il écrivain ? Sa plume était-elle vraiment ce qu'on appelle une *plume* ? Oui et non, du moins à mon humble opinion. Il avait le talent naturel d'écrire, et ce talent, il l'avait

cultivé
dans u
entre
élèves
discou
talent
Son di
de son
forme
sent q
entrev
exercé

En c
pas éc
nombr
du pay
Nourr
XVII
jours,
limite

Il a
Cela c
un se
les gr
non p

cultivé dans une certaine mesure, je dirais même dans une bonne mesure. Ses écrits, ses discours, entre autres sa réponse à l'adresse des anciens élèves du séminaire de Nicolet en 1866, et son discours sur saint Thomas d'Aquin, dénotent un talent considérable pour la composition littéraire. Son discours sur saint Thomas donne la mesure de son savoir-faire en ce genre. Le fond et la forme ont une grande distinction. Seulement on sent que l'abbé manquait de pratique. On y entrevoit un travail et un effort qu'un auteur exercé ne laisse pas voir d'ordinaire.

En effet, il est regrettable que cette plume n'ait pas écrit davantage. Elle aurait laissé un bon nombre d'ouvrages qui auraient été à l'honneur du pays et à l'avantage de la jeunesse canadienne. Nourri des productions des grands maîtres du XVII^e siècle et des meilleurs écrivains de nos jours, il avait ce qu'il fallait pour atteindre aux limites dans l'art d'écrire.

Il a peu figuré, il est vrai, dans la chair sacrée. Cela est dû, je crois, à une timidité naturelle et à un sentiment de modestie qui lui faisaient fuir les grandes assemblées. Il n'avait peut-être pas non plus toutes les qualités qu'il faut à l'éloquence

solennelle. Mais, avec un peu de courage, il aurait excellé dans le genre de la conversation oratoire telle qu'était l'éloquence de M. Thiers en chambre. Ses brillantes dissertations dans les conférences ecclésiastiques et les cercles d'amis sont un témoignage à l'appui de mon avancé.

Il y a deux auteurs modernes qu'il affectionnait particulièrement et avec lesquels il avait plus d'un point d'affinité : c'étaient Lacordaire et Louis Veuillot. Il avait dans son style de l'éclat comme Lacordaire et de la souplesse comme Veuillot, de la sensibilité, de l'élévation et de l'ampleur comme les deux maîtres.

Mais les auteurs français qu'il prisait avant tout étaient les écrivains du siècle de Louis XIV : c'étaient là pour lui les maîtres de la langue française. Bossuet, Fénelon, Pascal, Massillon, Bourdaloue, La Bruyère, Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, étaient des écrivains immortels et chez qui la nation française ira toujours chercher ses modèles en l'art de bien écrire. Bossuet surtout était son maître homme. Il en citait souvent des passages, et après la citation, il disait avec admiration : "C'est splendide !" Pour lui, Bossuet, sous tous rapports, était de la valeur de saint Augustin et de saint Thomas.

C'est
Moreau
que par

Il av
quittait
faisant
tant so

Il ai
d'Assise
Gorrès
liers qu

A la
charité
en aur

d'honor

Il a
qualité
caractè
les bon

Il s
siastiq
ces co
pour c
l'exerc
le goût

C'est le temps maintenant de dire que l'abbé Moreau brillait autant par les qualités du cœur que par celles de l'esprit.

Il avait d'abord l'esprit de son état. Il s'acquittait régulièrement de ses devoirs religieux, faisant sa méditation, célébrant sa messe et récitant son bréviaire aux heures voulues.

Il aimait à parler d'ascétisme. Saint François d'Assise, sainte Thérèse, Catherine Emmerick, Gorrès et Marie d'Agréda lui étaient aussi familiers que saint Thomas.

A la piété notre ami joignait un grand fond de charité, de tendresse pour les pauvres. Il donnait en aumônes à peu près tout ce qu'il recevait d'honoraires. Aussi est-il mort pauvre.

Il avait, comme complément de ces hautes qualités du cœur, beaucoup de gaieté dans le caractère. Aux heures de récréation pleuvaient les bons mots et les saillies brillantes.

Il se complaisait dans la société des ecclésiastiques et des jeunes prêtres. Il profitait de ces conversations pour glisser un bon conseil, pour donner avec délicatesse une direction dans l'exercice du ministère, pour inspirer et raviver le goût des fortes études.

En résumé, il était un excellent prêtre, un prêtre modèle pour la régularité, l'étude et la piété.

Il vit en conséquence, quoique relativement jeune, arriver la mort avec calme et confiance. Ayant appris que j'étais de retour d'un voyage en bas de Québec, où j'avais été en vain l'objet des soins les plus attentifs de la part d'un ami dévoué, *fidèle*, il vint me faire visite. Je le trouvai bien changé. Je lui en fis délicatement la remarque et lui demandai la cause de son mal.

— Je meurs, répondit-il, *victime* de l'étude.

Et en même temps une larme brilla dans sa paupière.

— Est ce qu'il vous coûte de mourir ?

— Non, si le bon Dieu le veut. Mais je le prie de me *purifier* avant de me citer à son tribunal.

On voit bien ici sa foi vive et sa profonde humilité. Quinze jours après cette entrevue, il remettait son âme à Dieu.

Mais je termine. Je ne le ferai pas sans exprimer le regret de ne pas voir exister encore un travail plus complet sur le mérite de l'illustre prêtre qui fait l'objet de cet écrit. J'espère qu'une autre main amie recueillera bientôt les écrits épars de l'abbé Moreau et en fera, avec sa biographie,

un livre
certain

deux p
de ce n
sance, t

Mais
un agr
de la
Jouiss
votre
amour
vous e

Prie
Nous,
vous,
exemp
la jeu

P. A
26 sep
te Mo
l'abbé
ville,
çois d
qu'il

un livre des plus intéressants. Je connais, dans un certain séminaire, deux plumes, jeunes il est vrai,

.....Mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années,

deux plumes, dis-je, taillées exprès pour l'exécution de ce monument : le talent, l'amitié et la reconnaissance, trois forts mobiles pour bien faire cette chose.

Maintenant, cher ami, à qui je viens de rendre un agréable et dernier hommage, jouissez là-haut de la gloire et du bonheur dus à vos mérites. Jouissez de cette lumière divine que les yeux de votre âme ont cherchée ici-bas. Jouissez de cet amour qui déjà vous enivrait sur cette terre et qui vous captive maintenant dans l'extase éternelle.

Priez pour ceux qui sont encore dans l'arène. Nous, de notre côté, nous aimerons à penser à vous, nous aimerons à nous rappeler les beaux exemples que vous avez donnés, par votre vie, à la jeunesse studieuse et à la tribu sacerdotale.

P. S.— L'abbé Moreau naquit à l'Isle-Verte, le 26 septembre 1839. "A neuf ans, dit le journal *le Monde*, il allait demeurer auprès de son oncle, feu l'abbé J. Moreau, curé de Saint-Thomas de Pierreville, et missionnaire des Abénakis de Saint-François du Lac. C'est pendant son séjour chez son oncle qu'il se familiarisa avec la langue abénakise."

Si vous avez entre les mains, ou si vous avez rencontré quelque part l'ouvrage de l'abbé Lebrethon sur la *Somme*, vous avez dû remarquer avec intérêt dans le troisième volume un beau portrait de saint Thomas, pris sur un antique tableau conservé à Naples, dans la chambre même où il a composé son immortel ouvrage. Si vous connaissez en même temps notre célèbre abbé, vous avez dû être frappé de la ressemblance sensible qui existe entre lui et l'angélique docteur : même figure, même regard doux et pénétrant, même attitude calme.

Il me reste un vœu à exprimer : les anciens élèves du séminaire de Nicolet, qui sont si nombreux aujourd'hui, devraient former entre eux une souscription pour ériger un monument commun à la gloire des deux prêtres homonymes qui se sont signalés au séminaire, chacun dans leur genre : l'ancien directeur Thomas Caron, et le récent professeur Thomas Moreau. On pourrait baptiser ce monument-là du nom de "Monument des deux Thomas."



5

TABLE

	PAGES
Un sanctuaire canadien	1
M. l'abbé L. Désilets	23
Causerie agricole	53
Au lac Saint-Jean	63
Saint-Jean de Dieu	77
Un lever de soleil	89
Ermitage de la Providence Saint-Isidore	95
Une belle promenade	101
Contraste de deux scènes	109
Un beau livre	115
Les lectures	121
Un triduum à Saint-Grégoire de Nicolet	127
M. l'abbé Thomas Moreau	134

